

7 li Ogre
~~l'ouvrage a cause de son titre~~

Pièce en quatre actes
~~Je ne s'en vient au comen-~~
~~cer de mes 45 jours oubliés~~
~~cinquante.~~

les Personnages -

l' Ogre

La Puella

le Drape

le Chevalier

l' Amazone

Josquin

les gendarmes de la Jonde

l'un dit le fauchot

l'autre dit l'autre.

le Prisonnier.

le Cuisinier

~~Je fais à ce que le rôle de l' Ogre~~
~~soit offert au premier comédien~~
~~du pays~~

Je ne

7
le 16 Mars 49

Acte I

La Terrasse d'un château ; elle s'achève abruptement avec la rampe sur la forêt qui elle domine. Laquelle forêt ne se voit pas, se situant dans le ~~haut~~ assistant. A droite, l'aile de la cuisine. Au fond, de larges fenêtres, une porte ; elles donnent sur la Salle des festins. A gauche, un palmier ~~de la salle~~ ; sous le palmier un escabeau et un télescope pointant la salle ; et plus à gauche, dans les coulisses, la personne se continue.

Scène I

Le singe. Ce personnage sera tenu par une jeune danseuse. Au lever du rideau, il se accroupi au milieu de la scène. Il prête l'oreille à gauche, il prête l'oreille à droite ; rien. Alors, il fait le tour des fenêtres et court au télescope. Il regarde d'abord avec son nez, puis avec son œil droit, puis avec son œil gauche. A ce moment, un bruit se fait entendre ; il grimpe aussitôt dans l'escabeau et sagement assis, il regarde l'assemblée. Le chevalier, déguisé en pèlerin, fait son entrée, et, sans toutefois s'accroupir au milieu de la scène, il reprend ~~les~~ ^{immédiatement} les gestes du singe pour arriver à son tour au télescope. Il examine la forêt.

Le Chevalier : Cette forêt semble déserte à l'infini ; pourtant je suis certain qu'elle recèle des yeux invisibles.

Le singe acquiesce.

Le Chevalier : Je l'observe et ne perçois rien qui bouge, sinon la tête d'un bouc égaré par le vent, un oiseau

qui se pose, une caillle qui glousse. (Il se déchaine)
Et si j'entends un être qui toussa, c'est une
voix qui se dégage de sa housse afin de recevoir
dignement ma parole. ~~Il se déchaine~~ (le singe qui
housse les épaules avec pitié.) ~~P. d. d. d. d. d.~~
~~au fil de la tête~~ ~~de la tête~~ ~~de la tête~~ ~~de la tête~~ ~~de la tête~~
Je ne distingue pas la moindre trace qui
soit humaine et cependant cette pair des
apparences, cette virginité des bois ne me
rassurent pas. La tête de bouveau serait
celle d'un jeune homme qui se penche sur
sa voisine, l'oiseau qui se pose aurait
les plumes d'un chapeau, le gloussement
serait le cri d'une espèce plus grosse, que
je n'en éprouverais aucune surprise; la
forêt elle-même serait une fiction baignant
d'obscurité une faule assemblée que je
n'aurais nulle peine à le croire. C'est
le propre des forêts que d'être ainsi mys-
térieuses, et cette fiction, ce mystère ne
sont pas les maîtres de leur charmes. (Autre
coup d'oeil par le télescope.) Au delà de
cette forêt ^{moine,} ~~je plus de l'été~~ ~~de l'été~~ ~~de l'été~~ ~~de l'été~~
~~je plus de l'été~~ ~~de l'été~~ ~~de l'été~~ ~~de l'été~~ ~~de l'été~~
il y a
une lisière qui semble aménagée dans
la clarté de l'espace et qui repose
sur une campagne ensoleillée. C'est la
terre des hommes. Elle s'allonge à
découvert, sous le regard de Dieu, des

Champs variés, des cultures qui changent d'une
cloture à l'autre, des prairies avec des troupeaux,
des vergers avec de l'ombre et des fruits;
elle montre des fermes, des hameaux, des
bourgades, ~~et~~ une cité luxuriante
de clochers, qui donne l'heure et la loi
à tout le pays. C'est une terre de franchise,
où le mensonge même a les apparences
de la vérité. ~~Et~~ Vue de la terrasse de ce
château, par dessus la forêt ~~et~~, elle
semble engagée dans le ciel; l'horizon
n'est plus une frontière. Etrange pays
que cette terre chrétienne sur les confins
du monde, où la mort elle-même
n'achève pas les êtres, où l'âme est
immortelle, où les sorcières ^{ont quelque chose de} ~~et~~ divines!
Il pénètre parfois le diable que je suis
d'une troublante nostalgie. (Il regarde
le singe, qui hausse les épaules. Il les
hausse de même.)

Le chevalier au singe: Monseigneur est de belle
humeur?

Le singe fait signe que non.

(On entend un fracas de vaisselle cassée
dans la salle des festins. Peu après, j'assum
sort en courant par la porte du milieu. C'est
un valet au visage fardé de vert de loup. Il
s'arrête sur la scène, s'assure qu'on ne
le pourchasse pas. Il soupire d'abord. Puis
se consulte.)

Scene II — le seigneur, le chevalier et Jasmin.

Jasmin :

Ju est avis que l'agneau du printemps ni le cochon de lait, le faon ni le chapon ne conviennent aux appetits de prouesseigneur. Rarement on a eu une tripe plus delicate que la sienne. Vous êtes dans une situation critique, Jasmin, mon ami. D'une part, vous n'avez point d'autres viandes à lui servir que celles-là; d'autre part, il pourrait s'aviser que la vôtee lui convient. Avec ~~le~~ l'Opere, il faut s'attendre à ces sortes de gait. (Il sort une poudrette; il se met du vert de bours sur le museau.) La question maintenant est de savoir ~~si vous~~ ~~retourner~~ si vous retournerez dans la salle des festins. C'est un dilemme qui n'a rien de nouveau: être ou n'être pas, To be or not to be. Decidement, l'anglais est une langue detestable, et le denommei Shakspeare avait l'art de mettre les gens dans de felices petrius, To be or not to be. Si vous étiez prince, il serait siant de discourir là-dessus avec des gestes et des rimes, To be or not to be. Mais vous êtes un ~~simple~~ valet, inaccessible à la vanité humaine. Le non-être n'est pas vôtee affaire, car vous seriez mangé sans profit, Jasmin, mon ami. D'une part, vôtee humilité vous incite

à ~~vous servir d'écuyer~~ ^{survivre}. D'autre part, le devoir,
car vous êtes engagé au service de M^{on}seigneur;
votre devoir d'état vous impose de continuer
à le servir sans mettre votre viande dans
le plat. D'une part, d'autre part, ces deux
partis s'allient pour ~~vous servir personnellement~~ ^{votre bénéfice}.
Où diable l'Angleterre! Rayez le mot to ~~be~~
be, et ce sera beaucoup mieux ainsi. D'ail-
leurs le français est une belle langue.

Je ne veux pas vous monter la tête, Jasmin,
mon camarade, mais vous me surprenez;
vous faites montre d'une aptitude au raison-
nement qui me porte à douter de la vertu
de votre mère. J'en suis à me demander
si le mari qui elle ~~affectionnait~~ ^{affectionnait} et qui, hor-
mis pour la battre et se saouler, ne'avait
~~rien~~ aucun gêne, ne serait pas plutôt
votre père putatif. L'intelligence ne vous
~~est~~ pas tombée du ciel, puisque d'après
Aristote, François Bertel et un autre, elle
ne se trouve jamais dans une tasse de thé.
Votre science n'est pas infuse, Jasmin, mon
maître. Il faut pour l'expliquer la
générosité passagère de quelque clerc cour-
tois; à moins que ce ne soit celle d'un
magistrat; ou bien celle de quelque seigneur
exilé sur ses terres... Un recouffe à
perruque poudrée... Un marquis serait
meux sans doute... J'ai à ~~vous répondre~~ ^{vous y penser}, votre

Perse était peut-être un duc ; quelque chose en
moi me le dit... Hém ! un prince, se pourrait-il
qu'il fût un prince ? Après tout... (Autre
facas de Valselle.) Votre prince, Jasmin, ~~vous~~
~~vous~~ vient de se casser la tête. C'est dom-
mage, un si grand prince ! Franchement, à tout pres-
dre, vous êtes si mieux avec le mari de
votre mère ; il ne convient peut-être pas
à votre esprit, mais il explique assez bien
votre état... Votre état, voyons, vous étiez en
train de l'oublier. Frouseigneur a une façon
particulière de vous le rappeler. Il ne
semble pas ^{lui} avoir changé ^{de condition} ~~de condition~~. (Autre
facas) Non vraiment ! Peut-être serait-il
préférable de reprendre votre service. On
ne sait jamais ; l'absence pourrait vous
rendre désirable... Jasmin, mon ami, de
quoi aurez-vous l'air dans la marmite ?
(Il frissonne) Vous frissonnez ? Dieu sait
pourtant que vous aurez chaud. Un petit peu
d'épices, un petit peu de poivre et de
sel et des aigrons, et puis on met le
couvert ~~par-dessus~~ ^{par-dessus}. O Jasmin, dans
quelle fâcheuse position vous serez ! Un gar-
çon intelligent, qui raisonnait à tête
froide, bouilli à petit feu avant d'être
dégusté à petites bouchées ! Non vraiment,
vous aurez tort de vous rendre désirable. Allez
reprendre votre service.

(Un coup de poudrette. Il avance vers

la porte, il recule. Il avance d'arselhof, il recule encore. Autre coup de poudre. Il entre enfin. On entend un fracas de vaisselle. Le singe, de l'escalabeau, jette un coup d'oeil derrière lui. Le Chevalier continue d'observer la forêt.)

Scène III - le singe, le chevalier.

Le Chevalier : Tu avais raison de le prétendre : Monseigneur est maussade aujourd'hui. Le vrai diable, je ne m'en étais douté qu'il ; il y a déjà plus d'un mois qu'il ne craque que des veaux et des moutons ; pas un seul petit morceau de chair chrétienne ! Cette diablerie fut la raison d'ailleurs de mon pèlerinage. J'ose croire que ~~il sera~~ ~~très~~ profitable et que mes vœux ont été exaucés. Dès ce soir Monseigneur devrait trouver sur sa table de quoi se satisfaire. Le gibier ne saurait plus tarder.

(Entrent les deux gendarmes de la ronde)

Le Chevalier : Le pont est abaissé, les portes du château sont ouvertes ?

Un gendarme : Vos ordres ont été exécutés, Monseigneur le Chevalier.

Le Chevalier : Fort bien. Vous pouvez disposer.

(Ils sortent)

Le Chevalier : Le château est au milieu de la forêt comme une souris dans un carré de blé. J'ai choisi pour victimes ~~les~~ les plus frais, les plus naïfs des

enfants des hommes. Le sera pitié que de les
voir tomber dans le panneau.

(Une fille, vêtue de blanc, traverse d'arrière
en avant l'assistance ; elle entre dans les coulisses,
le singe l'a signalée. Le chevalier l'a suivie
avec son télescope.)

Le Chevalier : Et d'une ! Elle a traversé la clairière
en courant. Je n'aurais jamais cru qu'un amour
eût pu nous l'emmener si tôt. Pardi ! ces
femelles sont parfois surprenantes. Celle-ci a
franchi quatre lieues de forêt en moins d'une
journée ; elle ne voulait pas manquer le dîner
de frondeur ! Je ne suis pas sans admirer
l'empressement que les jeunes natures apportent
à se perdre ; il y a beaucoup de générosité
dans leur sottise.

(Le singe hausse les épaules) ~~Le chevalier~~
~~fait un geste~~

Elle courait, la pauvre fille. Oh là là,
qu'elle en avait besoin ! ~~La voilà arrivée ; à ce moment,~~
faissourante et timide, devant les hommes
d'arme au garde-à-vous, qui rigolaient dans
leurs barbes, elle s'avance sur le pont-levis
et pénètre dans l'enceinte fatale. Allons
recevoir cette jeune beauté.

(Il sort suivi du singe)

Scène II Les gendarmes de la garde.

^{manchet}
Le ~~premier~~ - Tu l'as vue ? Pas d'illusions.

^{l'autre}
Le ~~second~~ - Une vraie belle fille, mieux comme la
femme du pêcheur. Si je lui avais touché,
je pense que mon armure aurait fondue.

le ~~premier~~ ^{manchat} : Saisi chevalier ! quand je l'ai vu partir avec son capuchon et sa robe de bure, tout bonnement comme un saint homme, je me suis dit : " fini le pêne ! Son petit pèlerinage va nous attirer du bon temps, des filles et des garçons, en deux-fois, en v'la ! " Est-ce que je me suis trompé ? Il n'est pas sitôt de retour que la première nous arrive avec la fleur de ses vingt ans.

le ~~second~~ ^{l'autre} : Ça devenait pressant. Il paraît même que Monseigneur avait jeté l'œil sur jasmis.

le ~~premier~~ ^{manchat} : Je le comprends, après un grand mois de privation.

le ~~second~~ ^{l'autre} : Froid, ce que je ne peux pas comprendre, c'est comment le Chevalier s'y prend pour attirer les femmes au château comme des lapins dans un panneau.

le ~~premier~~ ^{manchat} : Cherche pas à comprendre. (Après un coup d'œil par le télescope) Tiens, en v'la deux autres : une petite noiraude... bon Dieu ! elle n'a pas quinze ans. Et puis, un garçon.

(En effet, l'~~un~~ ^{un} après l'autre, ils ont traversé la salle et sont entrés dans les coulisses)

le ~~second~~ ^{l'autre} : Froid, je pense qu'il y a du sacrilège là-dessous.

le ~~premier~~ ^{manchat} : Cherche pas à comprendre, je te dis. T'as pas suivi le Chevalier pour aller au ciel, non ? Froid, ce que je sais, c'est qu'un jour il m'a serré

la main.

(Il montre sa main morte, Son compagnon se signe)

Non, cherche pas à comprendre...

Une petite noiraude, que je te dis, avec de la flamme dans les yeux. Oh! là là, mon ami! Elle doit te remuer ça comme une puce qui ont ne parvient pas à s'écraser.

(Ils sortent en riant de mauvais cœur)

Scène II Jasmin

Jasmin (penaud) : Il m'a tâté le bras, puis la cuisse, puis le flanc. Dieu sait que je n'aurais pas ça. D'ordinaire ce genre d'histoire me chatouille. Avec froussigneur, j'étais comme mort. Il m'a regardé la face. Dieu sait pourtant que j'étais vert. Je ne t'ai même pas dégoûté! Je pense, dans les états où il se trouve, qu'il déterrerait un mot pour le manger. To be or not to be. Malheureux Jasmin, Shakespeare t'a mis dans un fichu pétrin. Si tu étais resté avec ta bonne femme de mère, à côté de ton église, sous la protection du bon Dieu, une pareille affaire ne t'arriverait pas. Mais tu te croyais finaud; tu as préféré courir

L'aventure : on va te faire cuire, voilà le résultat !
To be or not to be, le dilemme perd de son
intérêt, quand il est décidé que tu en
sortiras par le mauvais côté ! Je me demande
au juste à quoi t'aura servi d'avoir
appris l'anglais.

(Il entre dans la cuisine un peu
après le retour du singe. Celui-ci
l'accompagne, revient sur la scène, et
fait trois gambades ; puis, tourné vers
la coulisse, il s'encline ~~profondément~~
devant la Pucelle suivie du Chevalier.)

Scène VI. Le singe, La Pucelle, Le Chevalier.

Le Chevalier : Voici une terrasse du Château. Approchez-vous,
ma belle. Voyez la forêt que si bravement
vous venez de traverser malgré les lièges qui
la haudent. Les entendez-vous ? Écoutez.
N'est-ce pas qu'ils sont répugnants ces
bruits qu'ils font avec leurs naseaux ?
Ah ! vous faites beaucoup de nous parvenir
saine et sauve. Il est vrai que j'ai
prié saint Georges de vous défendre. Ma
prière était pure puisqu'elle fut exaucée.

Au dessus de la forêt, là-bas, dans
cette dépression lumineuse, vous pouvez
apercevoir quelques flèches d'argent sur
un fond indécis où le vert passe au

Jaune : ce sont des clochers dans la campagne,
le pays d'où vous venez, où vous étiez
hier encore. Qui il est loin, n'est-ce
pas, le pays de la sagesse, le pays de
votre enfance ! Une toute petite franche
d'espace, si petite qu'elle ne pouvait
pas contenir vos rêves ! ~~Les rêves~~ Ils s'en
sont échappés et vous les avez suivis. Vous
êtes venue à nous.

(Il met l'œil au télescope)

Dans la petite franche d'espace, dans votre
humble pays, je distingue particulièrement
une maison, isolée le long d'une route,
derrière deux saules aux cimes arrondies ;
et sur le seuil de cette maison, se tient
un vieil homme qui ne quitte pas la
route des yeux : on dirait qu'il attend
quelqu'un. Il est triste. Qui peut-il
attendre ainsi sinon quelqu'un de
très cher qu'il a perdu ? C'est curieux
comme les vieilles gens sont portés
au sentiment. Peut-être parce que
l'âge les a purifiés ? Je croisais même
qu'eux seuls sont capables d'amour
~~disintéressé~~, d'amour qui donne
sans attendre de retour. Pauvre vieil !
il me fait pitié sur le seuil de sa
maison branlante. Je doute qu'il dorme
cette nuit.

La pucelle : Je voudrais m'en aller. Laissez-moi
partir.

Le Chevalier : Vous arrivez, ma belle enfant ; votre
front est encore mouillé et vous respirez
dieu comme personne à bout de forces.
D'ailleurs le jour s'achève et la forêt
est grande ; voyez, elle repousse au
bout du monde le lieu d'où vous
venez. Vous ne pourriez la traverser de
nouveau ; vous n'avez pas marqué
votre chemin de roches blanches ; la
nuit et votre fatigue auraient tôt fait
de vous égarer. Que deviendriez-vous
alors au milieu des dragons et sous
la glaine de saint Georges ? Si celui-ci
a veillé sur votre venue, ce ne fut
certainement pas pour que vous repartiez aussitôt
tôt arrivée. Le ciel n'entend pas qu'on
abuse de ses faveurs et pour ma part
je n'oserais ~~l'insolenter~~ la prière
d'assister votre retour. Ne prenez
pas le ciel en vain, tel est le précepte
de l'écriture. Tenez-vous encore, ma
fille, à repartir ?

La pucelle : Non, mon père.

Le Chevalier : A la bonne heure ! Vous êtes à ce que
je vois fille changeante comme un
rubis à mille facettes : une seule

brille alors que les autres demeurent dans l'ombre. Si l'une des facettes pleure, il s'agit de tourner le rubis pour trouver la facette qui rit. Vous êtes entre mes mains comme une pierre précieuse.

La perle : Oui, mon père.

Le Chevalier : On la tourne, elle brille, elle rit, mais il se peut aussi que la facette qui pleure continue de pleurer dans l'ombre. Je ne suis pas votre amant, je ne peux ni ne voudrais l'être, je suis d'une autre race que la vôtre, mais, il me semble, si j'étais votre amant, que votre bonheur m'attristerait, car je ne pourrais jamais oublier la facette ignorée. J'ai de la pitié pour vous, mon enfant, j'ai de la pitié pour votre race naïve. Dieu sait pourtant que ma mission n'est pas de vous être propice.

La perle : J'ai peur, mon père.

Le Chevalier : C'est la fatigue, la nuit qui vient. N'ayez pas peur ; vous êtes avec moi. Voyez plutôt d'aspect de ce château : n'est-il pas agréable ? Vous avez de ce côté, une aile basse, obscure, en partie souterraine, si tant est qu'une aile puisse être ainsi, où se trouvent les cuisines et leurs dépendances. Au

fond, ces larges fenêtres éclairaient de jour la
Salle des festins. Approchez.

(Il pousse la porte. Les gendarmes de
la ronde entreront alors discrètement
par le côté gauche de la scène. Ils se
placeront près du palmier et de l'escalier.)

Quelle salle splendide ! Monseigneur
prend place dans ce grand fauteuil, et
la table aussitôt se couvre devant lui
d'une infinité de plats et de carafes,
de coupes, de couverts fumant, de
cristal et d'argent ; les mille bougies
du grand lustre suspendu tirent de
cet ensemble miroitant des éclats
extraordinaires. On ouvre parfois les
fenêtres. C'est un spectacle ~~épouvantable~~ ^{de rêve}.
Quelle bonne idée vous avez eue de venir,
ma belle enfant ! J'ai averti Monseigneur.
Il vous invite à dîner, ce soir.

La pucelle : Dans cette splendeur ! J'ai de quoi
aurais-je l'air ? Je suis pauvrement
vêtue.

Le chevalier : Vous êtes belle ; c'est encore la plus
riche apparence.

La pucelle : Je suis ignorante et naïve ; je n'ai
pas l'habitude du monde ; je ne connais
de mon père ni de ma mère l'art de
bien dire les choses.

Le chevalier : Monseigneur préfère qu'on se ~~lui~~ taise
~~parce qu'on~~ en sa présence.

La pucelle : Ah bon ! J'aime mieux ça . J'écouterai , Il
parlera . Le prince parlera . Il me semble
que déjà j'entends sa voix . Il me parlera
de lui . Je le regarderai de tous mes yeux .
Il doit être le plus beau homme du monde ...
Mais je n'aperçois qu'un fantôme . Qui
donc serai-je placée ?

Le Chevalier : Vous parlez beaucoup , ma belle enfant ,
pour celle qui ce soir sera ~~muette~~ muette !

La pucelle : J'imagine le ruissellement des lumières .
Le prince sera en retrait , mal dégagé de
l'ombre , me parlant d'une voix douce
et grave . Je ne verrai d'abord que ses
yeux ; s'ils les tournent vers moi , sur
mes bras , sur ma gorge , j'éprouverai
leur regard comme un frisson , une
caresse . Et puis peut-être , peut-être
s'avancera-t-il dans la lumière ;
elle coulera sur ses cheveux , sur ses
épaules ; elle baignera de beauté son
visage ... Mais vous ne m'avez pas
dit encore où je serai placée .

Le Chevalier : J'ayez crainte à ce sujet ; Monseigneur
n'aura pas à élever la voix .

La pucelle : Croyez-vous que je saurai lui plaire ?

Le Chevalier : Je connais les goûts de Monseigneur ;
il vous trouvera délicieuse .

La pucelle : Que je suis heureuse ... Ah ! Pardon ,
mon père .

Le Chevalier : Votre geste ~~est~~ ^{était} naïf : ne l'exécutez pas .

Ce qui vient des cœurs vient de Dieu. Et la
Vie passe plus vite qu'on ne croit; n'excusez
pas votre bonheur. Il faudrait que la
faucelle qui rit ne cesse jamais de briller.
Hélas! l'heure avance. Si vous voulez
m'en croire, vous ^{vous} préparerez pour le
festin. Venez, ma belle enfant, nous
passerons par la cuisine.

(Elle le suit radieuse. Le singe qui,
toute la scène, fut accroupi dans un coin,
court à la fenêtre de la cuisine. Les gendarmes
ne bougent pas de leur place.)

Scène III Le singe, les gendarmes.

Le manchot: Sacré chevalier!

L'autre: Le salaud!

Le manchot lui montre sa main morte.

L'autre: Ta main morte, elle ne me frappe plus.
C'était à toi de ne pas la lui donner, ta
main, à ce diable craché de l'Enfer.

Le manchot: Et tu crois que tu ne ^{la} lui as pas
donnée, ta main, toi, vil hypocrite!
Tu crois que tu ne t'es pas vendue ~~à~~
corps et âme! Le service de Monseigneur,
c'est pour ton salut éternel, hein?
Le salaud: ^{Veux-tu que je te dise,} c'est toi avec ta salade,
avec ton cœur d'honnête homme au

service d'un ^{monstre} ~~marquis~~ ~~de~~ ~~Christien~~. Le Chevalier,
moi, je le trouve propre; il fait son
métier, c'est son destin.

L'autre: Son métier, faut pas être sorcier pour
le faire. Il ne m'égale plus, ton chevalier,
avec son capuchon et sa robe de bure.
Le pèlerinage, c'est pas difficile à compren-
dre. Tu courses le pays chrétien en soufflant
aux filles: "Vous savez, l'Osse de la
forêt, c'est une invention des curés
et des parents pour vous empêcher d'aller
au château ~~de~~ ^{de} l'amour".
~~Tu~~ leur mets un boniment dans la
tête; c'est tout et ce n'est pas malin.
Si ma mère n'avait pas eu de mari,
elle aurait fait comme les autres, elle
serait venue au château; on t'aurait
fait gentiment passer à la cuisine com-
me cette pauvre malheureuse. Et ça
aurait eu un bon côté: je ne serais
pas ici contre ma conscience.

Le manchot - La conscience! Etouty-le donc
parler: on dirait un marquis.
Frais débarrassé-mous avec votre sacré
conscience, monsieur le Marquis!
Frais non plus, je n'aime pas ça
voir des enfants charentais par une

brûte sidérante comme Monseigneur. Je
ne queue pas. Je la ferme, parce que je
ne peux pas parler. Si je parlais d'ici,
ce serait pour de bon; ~~parce que~~ je
crèverais de faim ~~au premier geste~~ ~~de la~~
Vas-t'en, si tu veux. Moi, je reste.
Les enfants, les filles, ce n'est pas moi
qui les charente. Je m'en lave les
mains.

L'autre - Correst. T'as raison. Queue pas, mais,
le Chevalier, ^{Tout de même} tu ne trouves pas qu'il
fait du zèle? T'as du compte il l'a
~~son~~ montée, la pauvre pucelle. Moi,
je n'aime pas ça.

Le manchot - C'est curieux, moi, j'ai eu l'impression
qu'il avait pitie d'elle. Il l'a rendue d'abord
heureuse. Puis, il l'emmène à la
cuisine. Je trouve que c'est du travail
propre. ~~Parce~~ ^{Parce} tu veux savoir mon sentiment,
je le respecte, moi, le chevalier. C'est
un diable, il faut qu'il fasse le mal,
mais c'est un bon diable, qui s'arran-
ge toujours pour passer l'affaire en
douce.

L'autre - T'as peut-être bien raison.

Le manchot - Tiens! le sergent lâche la fenêtre. Lou-
pin nous note ronde; l'affaire est finie.
(Ils sortent)

Scène VIII Le Chevalier.

(Le Chevalier revient. En l'apercevant, le seigneur disparaît par la gauche.)

Le Chevalier : Une pierre précieuse entre mes doigts ...
Et j'ai eu l'impression alors que je
l'échappais. Elle s'est mise à tour-
ner ; toutes les facettes y ont passé,
tous les sentiments, toutes les joies,
toutes les souffrances. Son âme
était comme folle. Et puis son œil
s'est fixé ; il n'avait plus de facette.
Son visage représentait la pâleur
de la mort, et près d'elle, il
y avait le sang ou le rubis
s'était dissout.

Fin de l'acte.

Acte II

Le même décor quelques heures plus tard.

Scène I - Les deux gendarmes de la Route,
Le prisonnier.

Le ~~trauchot~~ : Occupe-toi à me trouver un appui quelcon-
que, où me poser les fesses ; après une journée
de garde, ces morceaux-là n'ont plus leur
place entre ciel et terre ; ils vous tirent dans le
dos comme des pambous fendus par des ficelles.
La ficelle peut casser ; alors il est trop ~~fort~~
tard pour vous assoir. Comme le disait si
bien le curé de mon baptême : "à le garder en
l'air, vous aiguisez votre derrière, et quand
il est pointu, monsieur, vous vous piquez
dessus." Or donc, compagnon, va me quérir
un siège. De mon côté, j'organise selon
les lois de l'art la captivité de ce jeune
homme.

(A. Coutelet sort)

Toi, mon mignon, je t'attache au palmier.
Comme ça. Et si tu tiens, regarde : le
pot renverse et tu reçois un coup de sam-
bou sur la tête. Comment aimes-tu le
procédé ? C'est le procédé des caravanes.

Je t'ai appris d'un arabe, qui le tenait de son
grand-père, et celui-là d'un autre arabe.
C'est à vrai dire un procédé arabe. Quand
la caravane s'arrête après avoir marché tout
le jour dans un désert poudreux, avant de
dresser les tentes, on tire du bagage trois
palmiers comme celui-là; on les pose sur
le sable. Allah est grand et Mahomet est son
prophète! Ainsi, chaque soir, une ~~oasis~~
oasis surgit du désert; la caravane ^{se} couche
sous les palmiers. Allé Allah! c'est aussi
simple que ça; encore fallait-il y penser.

(L'autre revient avec des bâtons; on
les pousse le long du mur; on s'assoit.)

Le jambon étant posé, sa ficelle se
détend et tu prends la pelotte. C'est un jeu qui
me convient. ~~Fais, fais, fais, fais~~
^{Enroule, roule, enroule, la soie}

avance, et quand tu arrives au bout de la ficelle,
la pelotte se libère et roule dans l'abîme.
Cherche. Ça si tu veux. Moi, je dors.

(Il s'allonge et ferme les yeux. La
prisonnière donne une petite secousse au
palmier.)

Et si le palmier bouge, si ses
palmes s'agitent, c'est le vent du désert
qui souffle d'une oasis à l'autre, des myrthes

à l'alors, de fraîcheur à fraîcheur, de parfum
à parfum, de cœur à cœur et d'une palmure
à l'autre jusqu'aux Oasis de l'Arabie.

l'Autre : Ça va pour l'Arabie ! Moi, je n'y suis pas
allé et l'alors ne me vire pas le cœur. Le
vent du désert, il me passe par dessus la
tête.

le Manchot — O moi aussi, lorsque j'étais au désert,
le vent me passait par dessus la tête. Je mau-
disais le pays. C'est depuis que j'en
suis revenue qu'il me trouble.

l'Autre : Le coup de bambou, ça rend toujours
malade.

le Manchot : Le coup de bambou, c'est ce que l'Arabie
m'a donné de meilleur.

l'Autre : Es-tu certain, au moins, d'y être allé,
dans ce fameux pays ?

le Manchot : Peut-être que oui, peut-être que non.
(Se montrant la tête) Tu sais, il y en
a trop là-dedans pour que je puisse me
retrouver. Et puis qu'est-ce que ça
peut changer que j'y sois allé ou non ?
Le désert, on le trouve partout ; l'oasis,
c'est toujours le même petit palmier
que tu éballes pour abriter ta
caravane de rêves changeants ; et la

meut, c'est partout le même alibi.

L'Autre : Veux-tu mon idée ? T'es mou snui. J'ai grosse confiance en toi. Tu me parles, je t'écoute ; même si je queule, je finis toujours par penser comme toi. J'ai l'impression que tu te mets à parler d'Arabic, ça ne colle plus, je me dis ~~parfois~~ que t'es complètement fou. Ça te fait sortir des mots qui ne sont pas d'usage, des phrases qui ne sont pas de ta condition. Des fois, tu prends une queule ^{distinguée} ~~de supériorité~~. Cesse de parler d'Arabic ; ça peut te porter malheur.

(au prisonnier) Toi, le petit, l'Arabic, est-ce que ça te dérange ?

Le prisonnier ne répond pas.

L'Autre : Il est tranquille, le petit.

Le Mauchot : Les vieux arabes jérusalemite s'entre eux ; ~~et~~ ils faisaient une sorte de ~~bruit~~ ^{gromelle soude}, monotone comme un bruit d'eau ~~qui coule~~. Parfois, l'un d'eux tournait son capuchon blanc ; je voyais dans un trou noir une sorte de visage. Il devait me poser une question. Non, non plus, je ne répondais pas... C'est un brave petit. Il deviendrait sans doute un mauchot comme moi, si ^{ou} je le laissais faire. J'ai, ne crains rien, je le surveille. Il ~~restera~~ ^{dameurera} bien sagement avec nous

sur cette belle terrasse. D'ailleurs à quoi
lui servirait de s'échapper? S'échapper
pour aller où? Où irait-il, le petit? Le
Désert est partout le même. On ne lui
échappe pas; on reste toujours avec un
palmier sur la tête. ~~XXX~~

L'Autre: Ta queue!

Le Manchot: Allah est grand et Mahomet est son
propriété.

L'Autre: Ta queue!

(Le Manchot examine le prisonnier avec
~~attention~~ une sorte d'intérêt. Silence.)

L'Autre, d'une voix plus sourde: Ta queue!

Le Manchot, se levant: Qu'est-ce qu'on t'a fabriqué
avec le petit doigt? Un anneau. C'est
drôle, un anneau! C'est naïf, c'est
piet, c'est un peu toute la jeunesse
qu'on a ~~pris~~ prise dans ^{son} cercle. Qui te
l'a donné?

Le prisonnier ne répond pas.

Le Manchot, reprenant son siège: Il serre les
dents: c'est une façon de mordre qui
ne fait de tort à personne. Laissons-le tranquille
~~plus~~; tantôt, il sera bien content
que on l'écroute.

(Jasmin, Toujours Vert, entre ~~avec~~
remarquablement)

Scène II - les gendarmes, le prisonnier, Jasmin.

Jasmin : Ho la la ! Houla ! Alléluia ! Alléluia.
(Il gambade)

L'Autre : En v'là tout un ! Et direct d'Arabie !

Jasmin : Ho la la ! Houla ! Alléluia ! Alléluia ! La viande est arrivée ; Jasmin ne sera pas mangé. Houla ! Ho la la ! Alléluia ! Alléluia !

Le franchot : On dirait qu'il est content.

Jasmin : Ah ! gendarmes, gendarmes, que la vie est belle ce soir ! Je suis sauvé, sauvé ! J'ai l'impression de renaître. Un nouveau jasmin est devant vous.

L'Autre : Salut !

Le franchot : Salut ! Fais à ta place, je me serais arrangé pour renaître avec une autre face, ~~que la tienne~~.

Jasmin : Qui ? Tu crois ? Avec une autre face !

Le franchot : Oui, avec une face neuve, parce qu' autrement, tu sais, te ressaisisse...

Jasmin : Fais, on ne m'aurait pas reconnu ! Avoir vécu trente ans et renaître comme un poupon, avec une face neuve : non merci, j'aurais perdu trop de temps.

L'Autre : As-tu un ton remplaçant ?

Jasmin : Mon remplaçant ?

L'Autre : Oui, sous le palmier.

Le Mauchot : Comme un esclave du désert dans un
oasis d'Arabie.

L'Autre : Je recommence pas !

Jasmin : Mon remplaçant, cher remplaçant ! Mon
ami, cher ami ! Laisse-moi te regarder.

Que tu es jeune, que tu es ~~est~~ si beau ! Tout

Jasmin que je sais, j'éprouve à te ~~voir~~^{voir}
~~de~~ le trouble d'un narcissé. Tu es
mon double, l'image de ma mort.

Le Mauchot : C'est curieux, jasmin, que ton
image de la mort soit plus belle que
l'autre !

Jasmin : Mon double, tu es mon double
férissable, comme mon ombre au
soleil.

Le Mauchot, s'étant levé, au prisonnier : Regarde
ton corps.

Jasmin : C'est juste, regarde-moi : je suis le
frère de ton malheur et de ta mort : ton
bonheur et ta vie. Vaun comme une
ombre, tu disparaîtras comme une
ombre. Moi, je demeure ; je suis
ton corps ; c'est en moi que tu conti-
nueras de vivre ; tu vieilliras avec
ma compagnie.

Le Mauchot : Une carresse articulée, une fois

mon remplaçant!... Ho la la! Houla! Alléluia!
Alléluia!! (Il gambade)

l'Autre : la danse arabe qui recommence!

Jasmin : Alléluia! Je ne suis plus soufflé comme
un ballon tremblant. Je suis plein d'os,
de tripes et de viande. L'âme ne m'as-
pire plus. Je suis sauvé! ~~Le~~ Alléluia!
Le reniflement céleste est remplacé par
les besoins d'en bas. Je vis de nouveau;
ma pesanteur me le dit. Et si je veux
me flanquer sur le derrière...

(Il se jette à terre)

Je suis servi à souhait. Aïe!

(Il se remet sur pied)

Shakespeare a du génie et Dieu t'Angleterre! La
pomme de t'anglais Newton est plus belle
pour moi que la pomme d'Eve... Aïe!

Je me suis fait mal. Aïe!... (Courbé et se
tenant la fesse) Newton! Newton! votre
pomme est comme l'autre: elle finit par
une histoire de derrière! Oh! la! la!

Que j'y ai mal! La gravitation universelle
est inconstamment dangereuse: pour s'en
défendre, il faut s'asseoir à terre.

(Il s'assoit prudemment au milieu de
la scène. Entrent alors, précédés du Singe,

Le Cavalier, vêtu en gentilhomme, et le cuisinier
de Monseigneur, sorte ~~de la cuisine de la~~
d'astrologue de noir habillé.
~~à table, * pour un tel usage.~~)

Scène III

Le Cavalier : Pauvre Jasmin ! Tu es malade ? Je bouge pas.
Que lui est-il arrivé ?

L'Autre : C'est une histoire de pommes ; il a voulu
faire comme un certain Newton et il s'est
foutu sur le derrière, sauf votre honneur,
monsieur le Cavalier.

Le Cavalier : En êtes-vous certains ?

L'Autre : Certains ? Fous l'avons vu faire de
~~fous~~ nos yeux.

Le Marchot : D'ailleurs, Monseigneur le Cavalier doit
le savoir : depuis Adam, une pomme,
ça se digère mal, ça vous reste dans
le gosier si cherchez pas à la faire passer.
Comme le disait si bien le curé de mon
baptême : "cette fameuse bosse est la
preuve que la petite mère Eve nous
en a fait manger". Quant à la pomme
du dénommé Newton, c'est une sorte
de pomme anglaise, qui, paraît-il,
finit toujours par une histoire de derrière.
Si Jasmin a une bosse, c'est là qu'il

doit l'avoir.

Le Chevalier : Curieuse de place pour ~~une~~ ^{une} la pomme
d'Adam ! Qui en pensez vous, Docteur ?

Le Cuisinier : Je ne crois pas à ces histoires de femmes.
La science de son flambeau les a dissipées
à jamais de mon ^{cerveau} ~~esprit~~. Une bosse dans
le derrière, dans la jérémiade, je veux dire,
ne peut être autre chose qu'une femmeur.
Est-elle bénigne ? Est-elle maligne ?

Le Mauchot : Sûrement qu'elle est maligne : une sorte de scorpion.

Le Cuisinier : Je n'en suis pas si certain. Il faut
drait que je la voie. Baissez votre
culotte, Jasmin.

Jasmin : Je les écoute pas, Docteur : ce sont
des plaisanteries. Mon derrière, je le
connais ; il est aussi honnête qu'une
autre.

Le Mauchot : L'as-tu déjà vue ?

Jasmin : Je le connais sans ça.

Le Cuisinier : Fais pas. Je crois à l'honnêteté quand
je t'ai vue. Je n'ai pas vos autres moyens
de connaissance, assez superficiels d'ailleurs.
Allons ! baissez-moi cette culotte.

Jasmin : Il faudrait que je me lève ; je ne le
peux... Et puis après, foulez moi la
face ! Je n'ai rien à cacher, mais

Je n'ai rien à montrer, non plus!

Le cuisinier : L'avez-vous entendue? Il veut que je lui fiche la paix! Il désespère de sa guérison. Tantû quantû, Tanto Tanto.

Le Chevalier : Je ne sais pas si sa femme en est la cause, mais il me semble que son visage est par trop vert.

Le cuisinier : Et oui! Je n'avais pas remarqué ce facès. Il est typique; notre homme, en plus de sa femme, fait une colique cordée, de forme subaiguë. Il faut le purger au plus tôt afin de prévenir la péritonite.

Le franglais : Voilà qui est bien! Ça va lui vider le derrière; on verra bien si c'est une femme ou bien une pomme anglaise. Et gare au scorpion!

L'Autre : Foi aussi, je suis pour la purgation.

Le Chevalier : Il ne faut rien épargner pour le ramener à la santé.

Le cuisinier : Bene! Bene dicee!

Jasmin : Benet, vous-même, cuisinier!

Le franglais : Jasmin!

L'Autre : Jasmin!

Le Chevalier : Il est très malade; il faut lui par-

Donner, Docteur.

Le Cuisinier — Oui, il est très malade. Je l'ai remarqué souvent : lorsqu'un patient attend à mon honneur, le signe est clair : il souffre d'une maladie mortelle.

Le Cavalier : Pauvre Jasmin !

Le Francot : Il venait à jeun de remède !

L'Autre : Remède pour mourir encore !

Le Cavalier : Pauvre Jasmin !

Jasmin, se levant : Je suis mieux.

Le Cavalier : Est-ce un miracle ?

Le Cuisinier : Non, ce sont les derniers ^{soubresauts} ~~soubresauts~~ de la vie. Observez-le : il perdit à vue d'œil.

Jasmin : Je vous dis que je suis mieux, moi !

Le Cuisinier : Penses-tu pouvoir m'apprendre mon métier ?

Je suis bachelier et docteur en médecine. Tant qu'on t'a tant, tant. J'enseignais dans une Université tellement célèbre qu'on s'en avait bâtie sur une montagne. Et si je suis avec vous, c'est que la ^{Faculté} ~~Collège des Médecins et Chirurgiens de Paris~~, ~~je me suis fait~~ ~~lui-même~~, m'a délégué auprès de Monseigneur.

Jasmin : Vous n'êtes pas son médecin, vous êtes son cuisinier.

Le Cavalier : Jasmin, tu exagères ; tu oublies que

La cuisine de Monsieur est un peu spéciale ; un simple cuisinier ne saurait la bien faire.

Jasmin : Et vous voulez que je me laisse purger par celui qui...

Le Cavalier : Oui, puisque la ^{Faculté} ~~Compagnie~~ nous le désigne comme un maître de l'Art.

Jasmin : Raison de plus pour en avoir peur.

Le Cuisinier : Il verdit davantage. Laissez-le dire ; son impertinence achève. Il mourra comme un chien, sans secours ni soulagement. Je m'en lave les mains.

Jasmin : Et moi, je me lave la face. (Il ~~se lave~~ essuie son visage)

Le Français : L'amélioration est évidente.

L'Autre : Son teint est meilleur.

Le Cavalier : Quel est dités-vous, docteur ?

Le Cuisinier : Je vous fiez pas aux apparences. Dixi quomus potestatur. Excusez-moi, des tâches plus urgentes m'attendent ; je vais de ce pas stériliser mes chaudrons. Tantum quantet, tanto tanto.

(Il sort)

Scene IV

Le Cavalier : Assurément, ce cuisinier est un grand médecin : il stérilise ses chaudrons. La

médecine préventive est sa spécialité ; il ~~empêche~~
empêche ses patients de vieillir. C'est aussi
un grand chirurgien ; Mousigneur est toujours
satisfait des plats qu'il lui charente. La
Faculté s'en honore en nous le déléguant.

L'Autre : Hourra pour la médecine !

Le Franchot : Vite notre cuisinier !

Le Chevalier : Je me dis parfois que si ce Château
n'existait pas, la place de Mousigneur
serait à l'Hôpital ; il serait sûr de ne
jamais jeûner.

L'Autre : Nous serions ses infirmières.

Le Franchot : Les salles d'opérations seraient dans
la cuisine.

Le Chevalier : Et toi, Jasmin, qui en penses-tu ?

Jasmin : Foui, je pense que je vais mourir
empoisonné ; une célébrité comme notre
cuisinier ne peut pas se tromper. Adieu !
Je vais ~~rediger~~ rédiger mon testament.

(Il sort)

Scène V

Le Chevalier : On a fausement décrié notre Château.
La présence de Mousigneur ne nous empêche

en rien de nous distraire comme de ^{deux} honnêtes
hommes.

Le Franchois : Monsieur le Chevalier a raison.

Le Chevalier : Ça doit être aussi l'opinion de notre
hôte. Il est charmant, n'est-ce pas?

L'Autre : Et paisible; il fait sa petite besogne
sans qu'on l'entende.

Le Chevalier : Bravo! il me devient très sympa-
thique; j'aime la discrétion. Je crois que
je vais vous demander de me laisser en
tête à tête avec lui; je me sens des choses
très intimes à lui dire. Allez monter la
garde dans la tour d'honneur. On me
signale la venue d'une autre invitée; accueil-
lez-la en mon nom avec courtoisie; ~~en~~
ensuite, vous l'emmènerez ici, sur
cette terrasse. Une nuit sous le palmier
ne saurait lui déplaire, avec un com-
pagnon comme celui-ci. Qu'en pensez-
vous, Franchois?

Le Franchois : Une fois, en Arabie, on avait
attaché une jeune juive au même
palmier que moi. Cette nuit-là est
comme un oasis dans ma vie.

Le Chevalier : Allez, mes amis.

(Ils sortent)

Scène VI Le Chevalier et le singe ; le prisonnier.

Le Chevalier : Tu reconnais ton conseiller ?

Le Prisonnier : Oui.

Le Chevalier : L'entreprise était belle : partir, aller dans la forêt jusqu'au château maudit ; débarrasser le pays de l'ogre monstrueux ; ensuite revenir, couvert de gloire, remettre à Notre-Dame l'anneau miraculeux. Car je te l'avais ~~donné~~ ^{donné}, je crois, ~~cet~~ anneau ayant la vertu de ~~le~~ rendre invisible. Un simple anneau d'argent. Le ~~voici~~ ^{voici} justement ; je le reconnais à ton petit doigt. Tu fais bien de le garder ; ainsi ~~celui~~ ^{celui} de lui, ton petit doigt devrait t'apprendre bien des choses.

Le Prisonnier : Il m'a appris la ruse que je ne connaissais pas ; il m'a révélé le mensonge du Diable déguisé en jésuite.

Le Chevalier : Tu veux parler de moi ?

Le Prisonnier : N'est-ce pas vous qui m'avez induit à cette tentation de gloire ?

Le Chevalier : Gloire facile, en vérité : l'anneau te rendait invisible. Ainsi dissimulé, le premier paltron de la province serait venu à bout de l'ogre.

le Prisonnier : Vous m'avez induit à une autre tentation ,
m'apprenant que la forêt était peuplée
de nymphes.

le Cavalier : Avoue que ces nymphes ont aidé
ton courage , que sans elles la Gloire
n'aurait pu ~~te~~ te décider à
l'entreprise . Ce fut sans doute un beau
moment pour toi que celui où tu pénétras
dans la forêt . Je te voyais venir ; tu
suivais d'assez près une fillette brune ;
vous alliez bon train ; je me souviens
d'avoir pensé que tu la poursuivais . Me
suis-je trompé ? Détrompe-moi , je t'en
prie . Tu te tais ? Faut-il que je croie
que tu venais vers le Château de l'Œgre
avec un Œgre dans ton cœur . Que serait-
il arrivé si tu l'avais repointé , cette
fillette brune ? Tu ne réponds pas ?

le Prisonnier : La Gloire, que j'ai désirée, auprès
de vous devient méprisable . J'~~avoue~~
que je l'ai désirée parce que j'étais
un lâche . Il a fallu l'anneau , il
a fallu votre mensonge pour me décider
au courage ; et ce courage même était
une illusion .

le Cavalier : Si tu avais tué l'Œgre , crois . Tu

qui il serait mort ? Je pense-tu pas ~~peut-être~~
que tu t'y eusses remplacé dans ce château ?

Le Prisonnier : Pourquoi me demander ces choses ?

Je n'en sais rien.

Le Cavalier : Froid, je sais. Et je prétends que
sous ton beau visage, t'ogre eût été
plus monstrueux encore qu'il ne l'est
sous sa forme actuelle !

Le Prisonnier : Taisez-vous, je vous prie.

Le Cavalier : Brave petit chrétien ! Tu es là
tout entier dans cette phrase ; ta conscience
n'est pure que si le Diable se tait. Et
pour qu'il se taise, tu ne recules devant
rien, même pas devant le Déguiser.

C'est toi qui me déguisais en pèlerin ;
si tu m'aurais regardé en face, tu
m'aurais reconnu. Tu ne voulais pas
me ~~te~~ voir, tu ne voulais pas m'entendre.

~~Te~~ Tu me facilites le métier, brave
petit chrétien, qui te dommes pieusement !

Le Prisonnier : Pourquoi m'aidez-vous ainsi à me
comprendre ?

Le Cavalier : Pure fantaisie de ma part : ton visage
me plaît. Je ne veux pas que tu
le changes ; je préfère le sacrifier
à d'autres monstres que les tiens. Point

une dernière fois le jour qui s'achève. Dans
ses roses déjà le regret s'insinue comme
une fine cendre. Je vois ~~tes~~ ton ombre
s'allonger, qui te noue au silence, qui
t'attire vers une couche obscure; je vois en même
temps de lourds rayons éclairer ton visage. Tu
n'as pas encore décidé le partage. Les
bras du jour et de la nuit se disputent
ton cœur.

(Fin de l'acte)

Acte III

Prime d'ivoire dans la soirée. La salle des festins est illuminée ;
des ombres se profilent sur les fenêtres ; Mousigneur est à dîner.
Le prisonnier est toujours au palmier.

Scène I

Cris et tumultes dans les coulisses. L'Amazone bondit sur
la scène, la cravache d'une main, un pistolet de l'autre.

Elle pénètre dans la Salle des festins. Une ombre se des-
se, gigantesque. Coup de feu. L'ombre chancelle et
se abat. Fracas de vaisselle cassée. ~~Les lumières de la~~
Salle s'éteignent ; la Terrasse s'éclaircit. ~~Le cuisinier et Jamin~~
~~sortent, qui de la cuisine, qui de la Salle des festins.~~

Jamin : Mousigneur a cassé son verre.

Le cuisinier : Vas ramasser les morceaux.

Jamin : Allez-y vous-même ! Je ne tiens pas à me
couper les doigts.

(Entrent les gendarmes, le sabre nu)

L'autre : Où est-elle passée ?

Jamin : Qui, elle ?

L'autre : L'Amazone.

Jamin : Il y a une Amazone dans le château ? Savais pas.
Mais au diable l'Amazone ! J'ai une nouvelle plus
importante.
~~à vous apprendre.~~ à vous apprendre.

Le Juanchot : Quelle nouvelle ?

Jamin : Mousigneur a cassé son verre !

Le cuisinier : Et ce vaillant ne veut pas ramasser les
morceaux.

- Jasmin : J'ai mes raisons.
- Le franchot : Au t'écoute.
- Le cuisinier : Il ~~se~~ ^{a peur de} se couper les doigts. Tantû quantet, tantû tantû.
- L'autre : Ta queulle, le docteur en médecine!
- Le franchot, levant le sabre : Senou, je vais te passer la
Thérapeutique. Tantû quantet, couteau couteau!
- Le cuisinier, docte : Aristote et Galien...
- Le franchot approchant : Tantû quantet...
- Jasmin : Tus. Le!
- Le franchot : Il ne dit plus rien; c'est comme s'il était mort. Il connaît les besoins de sa santé.
- L'autre : Et toi, parle.
- Jasmin : Ahou! Monseigneur, il a cassé son verre. Ce n'est pas grave; il l'avait vidé d'abord.
- L'autre : Te moques-tu de nous?
- Jasmin : Il avait bu le poison; ce fut pourquoi il cassa son verre. Mais il était trop tard. Il eût mieux valu qu'il le cassât ^{d'abord} ~~avant que~~ ~~de le boire~~.
- L'autre : Du poison dans le verre de Monseigneur! C'est toi qui l'aurais mis?
- Jasmin : Est-ce que j'ai l'air d'un docteur en médecine?
- Le franchot : Alors, c'est lui.
- (Il accuse lentement sur le cuisinier pour

lui fendre le crâne.)

Jasmin : Tue-le ! Tue-le, il le mérite.

(La cuisinière recule, tombe à la renverse ... L'Amazone sort de la Salle des festins.)

Scène II

L'Amazone : Hola Francho ! Baisse ton sabre ou tu connaîtras de nouveau ma cravache.

L'Autre : Bon, la v'la encore, elle !

L'Amazone : Baisse ton sabre, que je te dis !

(Elle fait quelques pas. L'Autre sournoisement la saisit par en arrière.)

L'Autre : Sans ta ficelle ; c'est pas le temps de dormir !

(Le Francho tire sa ficelle de sa poche de fesse. On attache l'Amazone avec le Prisonnier.)

Le Francho : Ouf ! Une vraie diablesse !

L'Autre : Attention ! Elle va foutre le palmier par terre.

Le Francho : Holdi diablesse ! Tranquille ou tu vas goûter de ta cravache. Elle est cinglanté, je peux te l'assurer.

L'Amazone : Si tu frappes, je te mords.

L'Autre : Regarde-moi ces belles dents ; j'ai bien envie de me laisser mordre.

(Il ouvre la main ; elle mord. Il en reste stupéfait.)

L'Autre : la gâche !

Le Juanchot : Elle t'avait avertie.

L'Autre : Je suis ~~marqué~~ ^{marqué} ; regarde. Ça me fait quelque chose, tu sais.

Le Juanchot : Ça va pour le sentiment ! Surveillance. La. Elle n'a pas une tête à respecter les conventions. Le palmier, c'en est une, l'oasis, c'en est une autre, et le prisonnier aussi, parce que le prisonnier, vois-tu, c'est une sorte de chameau. Si elle tire trop fort, le palmier tombe sur la tête du chameau, la caravane reste en panne, l'oasis s'évapore et l'Arabe fait le camp. Or l'Arabe, tu le sais, j'y tiens. Dis ~~les~~ l'œil ouvert et au premier mouvement de l'ogresse, topé dessus.

L'Autre : S'il vous plaît, Madame, ne bougez plus. Je sais bien que vous avez une jupe qui vous chatouille ; bougez pas, la jupe va s'endormir. Je me mets pas dans la triste obligation de vous taper dessus. (Elle lui montre les dents) Montrez-moi les, si vous voulez ; ça ne me déplaît pas ; mais contentez-vous en. Respectez les conventions ; vous êtes prisonnière ; vous devez rester attachée. Je suis garde : il faut que je vous abatte si vous fuyez. C'est le jeu. Mais ne sommes pas les Maîtres ; il

faut m'obéir parce que j'obéis. Ah! si j'étais
le Maître, le jeu serait tout autre...

Le Franchois : Adieu ton boniment; regarde ce qui
nous arrive; le Cavalier n'est pas loin.

Un conseil: surveille les impressions de ton
cœur.

(Le Singe a surgi sur la scène, inquiet.)

Le Maître : Je connais mon boulot; occupe-toi
donc des félins et de l'empoisonneur.

Jasmin : L'empoisonneur, il est bien gardé.
(En effet, Jasmin armé ^{d'un} sabre ~~de~~ ramas-
si ~~le~~ ne l'a pas quitté d'un pas, et
il s'est amusé à le barbouiller de
vert de houx.)

Le Franchois : Ça, par Dieu! Un maître qui a la colique
cordée!

(Entre le Cavalier)

Scène III

Le Cavalier : Que se passe-t'il, camarades?

Le Maître : Le Franchois va vous dire.

Le Franchois : Comprenez si vous pouvez, c'est un
méli-mélo, un embrouillamini, comme
disaient les arabes, à ne pas recon-
naître une Jacke de son veau: promettez

a cassé son verre, le médecin a la colique, l'Amazone veut fonder les conventions par terre, la prisonnière est un chameau, l'oasis chancelle sur le sable et moi, si je n'avais pas l'Arabie dans la tête, je serais complètement perdu.

Le Chevalier : Je comprends... C'est la nouvelle invitée, celle que vous avez reçue pour moi ?

L'Autre : Avec toute la courtoisie recommandée.

Le Chevalier : Elle ne semble pas avoir la douceur de la première, de la Foudre si fondante Turcotte.

L'Autre : Je vous crois ! Elle mord ; regardez les marques.

Le Franchois : C'est une sorte d'ogresse.

Le Chevalier : Ah ! ... On ne parle pas de corde dans la maison du pendu.

L'Autre, ~~à bas~~ : Je pense qu'elle a trois rangées de dents.

Le Chevalier : Elle m'intéresse.

L'Autre : N'approchez pas, Monsieur le Chevalier ! Regardez lui marcher les yeux, comme une bête prise ^{dans} ~~un~~ un piège ; elle gratte sa chaîne pour vous sauter dessus.

Le Chevalier : Ses doigts sont chargés d'anneaux. Un, deux, trois ; elle a au moins trois de mes anneaux miraculeux, qui rendent invisible. Mais je les avais tous donnés à des garçons.

Le Francot : Pur sûr qu'elle les a mangés dans la forêt.

Le Chevalier : Dieu as-tu pris ces anneaux !

(Elle cherche à le mordre)

Ho ! qu'elle n'est pas polie !

L'Autre : Elle ne respecte rien ; elle voulait fouter le palmier par terre. Ce n'est pas le lieu qui lui faut.

Le Francot : L'Arabic avec elle, ça devient un petit nuage de poussière.

Le Chevalier : Si je comprends l'affaire, elle a mal répondu à votre courtoisie.

Le Francot : Tous sommes allés au devant de mademoiselle, dans la cour d'honneur, nous nous sommes inclinés profondément ; nous étions dans cette position courtoise ; tout d'acier rien vu, nous recevons chacun un coup de cravache, et en criant ! En même temps, elle nous crie : "attrapez-moi si vous pouvez ; je suis invisible." Et la voilà qui se sauve.

l'Autre : Sur le coup, on est resté aveuglé. D'abord
j'ai cru qu'elle disait vraie et qu'elle
avait disparu. Puis, je l'ai aperçue
qui courait dans la cour, la Terrible
fille... Et voir qu'on s'était forcé sur
le chapitre de la courtoisie; on devait
avoir l'air joliment bête.

le Franckot : Toujours est-il qu'elle se sauve
dans le château. Revenus de notre sur-
prise, nous lui donnons la chasse.
Frais c'est une sorte d'oiseau; elle
a des ailes, le vent qui l'emporte
retourne contre nous; nous rions
comme de vieux corbeaux, sans pres-
que pas avancer. Arriva ce qui
devait arriver; nous la perdons
de vue.

le Chevalier : Continuez votre récit; il me pas-
sionne comme un roman. Où
vous en êtes, je ne peux prévoir
le dénouement.

l'Autre : le dénouement, il vous l'a dit;
ou l'a perdue de vue.

le Chevalier : Alors, qu'avez-vous fait?

le Franckot : Alors, nous sommes allés
à l'aveuglette dans le château, jus-

7
qui à cette terrasse. Nous y avons trouvé
Jasmin aux prises avec le vicinuel. Nous
lui avons demandé, à Jasmin, s'il
avait vu l'Amazone; il ne savait même
pas qu'il y avait une Amazone dans
le château. Nous aurions continué nos
recherches si Jasmin n'avait pas eu
une nouvelle extraordinaire à nous
apprendre.

Le Chevalier : Quelle nouvelle ?

l'Autre : Sauf votre honneur, Monsieur le
Chevalier, c'est en plein la question
que le Franquet a posée à Jasmin :
quelle nouvelle ?

Le Franquet : Il nous a appris alors que Moussei-
gneur avait cassé son verre et pour
cause : le vin qu'il contenait avait
été empoisonné. Mousseigneur, de bon-
ne foi, l'ayant vidé jusqu'au fond...
~~...~~ ... jusqu'au
fond...

Le Chevalier : Que fit-il après l'avoir vidé jus-
qu'au fond ?

l'Autre : Le Franquet neut de la déité :
il a cassé son verre.

Le Chevalier : Continuez.

Le Franchois : Continuer ? Je trouve que c'est la fin.

Le Chevalier : Oui, sans doute, si le Dieu était empoisonné.

L'Autre : Et voici l'empoisonneur !

Le Chevalier : Comment l'avez-vous su ?

L'Autre : Pardi ! ~~c'était je ne sais pas~~ il est docteur en médecine.

Le Chevalier : C'est simple ; il s'agissait de ~~le~~ se le rappeler ~~pour~~ pour le soupçonner aussitôt. Et quelle preuve avez-vous trouvée contre lui ?

L'Autre : Je vous l'ai dit ; il est docteur en médecine.

Le Franchois : Fais, lorsque je me suis rendu compte qu'il avait empoisonné monseigneur, j'ai avancé sur lui avec mon sabre, et j'allais lui passer la thérapeutique, quand l'ogresse - ou peut-être l'appeler ainsi maintenant - a sorti de la Salle des festins.

Le Chevalier : Elle était dans cette Salle ?

Le Franchois : Il faut croire. Toujours est-il qu'elle veut me ~~je~~ donner la cravache encore une fois.

L'Autre : Quand je la vois, pas de courtoisie,

Je lui saute dans le dos, et débats-toi,
ma fille, je te tiens. Le Manchot
a sorti sa fille. On l'a attachée
au palmier! Ce fut alors qu'elle me
mardit, la gars! Fallut que je lui
fasse comprendre de respecter les conven-
tions.

Le Chevalier : Quelle aventure extraordinaire!

Le Manchot : A qui le dites-vous?

Le Chevalier : Je crains fort qu'elle ne ~~me~~ modifie
nos ~~me~~ habitudes. Dommage! Je com-
mençais à prendre goût à la vie de
château.

L'Autre : Il est vrai qu'on se la coulait douce.

Le Chevalier : Monsieur, ~~je l'espère~~, a eu
le temps de prendre son ~~dîner~~ ^{dernier dîner}.

X Jasmin : Hélas non!

Le Chevalier : Il n'a pas pris son dîner; pauvre
Pucelle! Ce qu'elle sera dégu! Elle
avait si grand ~~désir~~ ^{désir} que Monsieur la
prouve délicieuse.

(Il entre dans la Salle des
festins, accompagné du Singe.)

Jasmin, à lui-même — Voilà le chevalier dans la Salle des
festins ; je préférerais qu'il soit ailleurs. S'il
a l'œil clair le moins, à la mort
de Monseigneur il aura tôt fait de redonner
sa cause véritable... l'œil clair ! Si quel-
qu'un sur terre l'a tel, c'est lui. Alors
vous y êtes encore, mon pauvre Jasmin,
dans la balançoire entre le to be et le not
to be, entre ces mots absurdes, honte de
l'Angleterre et causes de tous vos malheurs. To
be or not to be, that is the question. Mais
il serait beaucoup mieux qu'il n'y ait pas
de question du tout ; ~~il n'y aurait pas~~^{pas}
de dilemme, pas d'inquiétude ; le repos
et la joie ; un jasmin toujours de rose
forcé, léger comme le sauffle du prin-
temps... Hélas ! vous êtes tout autre à
ce moment.

(Il se farde de vert de houx)

L'Autre : Que peut-il compléter ainsi avec lui-même ?

Le Français : Il se lamente. Après tout, Monseigneur
a été bon pour lui.

L'Autre : Mais-tu ?

Le Français : Du moins, il ne l'a pas mangé.

L'Autre : Oui, t'as raison ; il se lamente.

Jasmin, à part : Le poison va comme une balle au cœur ;

il ne laisse pas d'autres traces que la bouche ; c'est
une ~~plaie~~ plaie qui ne saigne pas , c'est une fagou
qui a la bouche d'être discrète . Je ne suis
pas sûr que le poison , que j'ai du être fatal
si Monseigneur , ait opéré de même ; il fut
si rapide qu'il a peut-être pris un plus
court chemin que l'œsophage et le gosier . S'il
est allé au cœur de mon maître par une
autre plaie que la bouche , cette plaie alors
parlera et de son sang marquera mon
message .

L'autre : Pauvre diable ! Il me fait pitié .

Le Français : A présent , même s'il le voulait , il ne
pourrait plus être mangé , c'est pour cela
peut-être qu'il se lamenté .

L'autre : Oui , il est assurément fou . Sa manie
est de parler anglais . Il déguise toutes les
choses ; la pomme d'Adam avec lui devient
celle d'un autre . Une fois , il m'a parlé
d'un certain Tobie ; c'était crevant , Il
voulait savoir si ce Tobie était notre Tobie
ou bien Tobie tout court . Je lui ai dit : " cher-
che pas à comprendre ; c'est des choses
qui n'avaient à rien " . Mais il ne voulait
pas m'écouter ; il se tourmentait avec
ça . Pauvre diable !

Le Franckot : T'as raison, c'est pitie d'êtr' aussi fou
que ça.

L'Autre : Et puis, des fois, je lui donne une sorte de
finesse, quelque chose comme un rayon de
lune. Ça me fait un petit pincement dans
le ventre. Son Tobie, c'est peut-être une
espèce d'arabie.

Le Franckot : C'est ça, compare-moi avec ce greingalet
qui trotte avec son ombre si tout-à-
coup qui surrante en la voyant. Faisi pour
le compliment ! Et puis, veur-tu savoir :
le fou, c'est toi. T'es plein de sagesse tout
que tu restes sur ton derrière ; dès qu'il
s'agit de faire la moindre chose, t'es perdue
dans ton rayon de lune, tu me suis
comme un veau après sa mère. Ta sagesse,
c'est un rêve.

L'Autre : Je ne voulais pas t'insulter. Je parlais
pour parler. Comme j'ai les doigts gros,
les mots sont pour moi de petites choses
pleines de fraicheur ; ils se placent de
travers et me font dire des choses qui
me surprennent. Si je t'insulte, c'est
qu'il vaudrait mieux que je me taise. Les
mots, ce ne sont pas des jouets pour
moi.

Le Franckot : J'ai pas la tête. Tu sais bien que tu

ne m'insultes pas. Tu parles pour parler ; je
me fâche pour me fâcher. On se distrait et
le temps passe

Jasmin (à part) : Cette manie de déguiser la vérité, de
l'arranger comme une colombine ! Il est vrai
qu'elle vous rend la pareille et fait de vous
un Cierot triste. Vous la pardez de rose ; elle
vous parde de vert. Encore si le Carnaval durait
toujours ! Vous êtes le fou du roi qui rit,
mais le roi ne rit pas sans cesse ; ouvrant
la bouche pour vider son verre, il avale par
mégarde une petite boule de plomb qui lui
bloque l'épiglotte ; il reste héant sur le
silence et la mort. Et vous de croire que
la fête continue, de rire comme un
fou et d'accuser le cuisinier. Fort bien
si le cuisinier est pendu. Mais s'il ne
l'est pas, vous le savez, triste Cierot,
Jasmin, mon ami. Au bout de la corde,
vous aurez peut-être le déguisement qui
vous convient. Est-il carnaval qui
ne soit pas tragique ? La mort est
de la fête ; son silence relègue les cris
et le rire, comme le vert de mon
visage accuse de rose celui de Colombine.

L'Autre : Cette manie qu'il a de se changer
la face ! Encore il pourrait choisir.

une autre couleur que le Vert.

Le Manchot : C'est quand il est triste qu'il se met du Vert de houx dans le visage ; quand il est gai, il l'enlève. Ainsi peut-il connaître ses sentiments.

(Le Chevalier revient . Il fait un petit signe amical à Jasmin qui se débarrasse aussitôt)

Scène II

Le Chevalier : Jasmin avait raison : Monsieur a été empoisonné . J'ai jeté un coup d'oeil sur son cadavre : nulle trace de violence , à peine une petite coupure à la région du cou , vraisemblablement causée par un éclat de verre . Je crois comme vous que le crime est l'oeuvre du cuisinier .

(Le Manchot lève le sabre)

Jasmin : Tue-le ! C'est la justice du Carnaval .

Le Chevalier : Arrête, Manchot, je te l'ordonne . Dis-

moi, Jasmin : y a-t'il une autre

justice ? Dis-le moi, parce que s'il

y avait une autre justice, je pourrais

peut-être désigner d'autres coupables .

Jasmin, tremblant : Non, c'est la seule justice qui soit .

Le Chevalier : Bravo ! Ton avis est le mien ; et nous sommes, Dieu merci, gens désintéressés et fiers d'intention. La Justice du Carnaval est la seule justice. Personne n'est responsable sous un déguisement. Si le cuisinier est condamné, ce n'est pas à cause du ~~crime~~ crime ; le crime n'existe pas, le crime est un prétexte pour débarrasser la Terre d'un criminel.

Jasmin au Vauchot : Tue-le ! Tue-le !

Le Chevalier : Arrête, Vauchot ! J'odier ta vindicte. Tu oublie que ce * cuisinier est médécin. La mort par le sabre est trop simple pour lui.

Jasmin : On va le purger jusqu'à la crève !

Le Chevalier : Excellente thérapeutique ! Puisqu'il doit mourir que ce soit ~~son~~ savamment. Allons organiser son supplice ; procédons avec raffinement, comme si nous étions médécins nous-mêmes.

(Les gendarmes traînent le cuisinier. Le singe gambade. Avant de sortir à son tour, le Chevalier s'adresse à Jasmin.)

Le Chevalier : Demene sur la Terrasse. La vue de ce supplice ne saurait te convenir,

car ce sera un peu le Feis, du moins celui que le cuisinier désirait t'implorer. Tu pourrais te trouver mal en songeant qu'il y a des endroits où ces cuisiniers-là sont rois. (Il sort)

Scène VI

Jasmin: Malgré les inquiétudes, le vert de loup et les dilemmes, je suis avis, Jasmin, que vous jouirez d'une longue carrière. Un dieu vous protège, qui, d'une invisible main trouvant la justice du sort, en votre faveur fait pencher la balance. L'Opéra vous veut manger; un jeune homme survient pour prendre votre place. Le médecin vous veut purger; vous y succombez; voilà qu'en dernière occurrence, c'est le médecin qui sera purgé. Quelle heureuse tournure! Il sera purgé jusqu'à ce que mort s'en suive pour le bénéfice de l'humanité, car la manière la plus efficace de vaincre la maladie est encore de se débarrasser des médecins. A ce moment, le nôtre doit s'apprêter à prendre la patrouille fatale, et rien de que de l'imaginer; ô Jasmin, sa grimace vous fait du bien. Tant qu'on a, tant qu'on a; c'est ^{une} ~~une~~ pie exquis que de retrou-

Ver la santé.

La journée s'achève ; le retrait de la lumière a laissé l'air troué comme une éponge que l'ombre infiltre et gonfle de ses ondes secrètes. Ce fut une prodigieuse journée ; commencée au paroxysme du drame, elle finit dans la détente. Et la nuit sera douce.

Si cette forêt était une assistance, si sa faune au lieu d'être sauvage était humaine et si vous étiez Sganarelle au lieu d'être Jamin, il me semble que vous auriez plaisir à faire l'éloge du Théâtre, qui, par ses machinations et ses diableries, brûle aux feux de la rampe ce que ~~le~~ le jour a de méais, de ridicule et de mouffieux pour laisser à la nuit ce que la vie a de pur et d'ineffable. Fière était la Tuelle, pourtant touchante ; mais ses qualités foudroyantes, ses appas sans défense avaient sur l'homme un effet désastreux en faisant naître en lui un Ogre mouffieux. Elle est morte. De même l'Ogre. Et le ridicule les a suivis avec le docteur en médecine et son chapeau pointu. La scène n'est pas encore vide, mais le drame par ces trois échelons

successifs, a descendu vers des courbes
plus humaines. Ainsi se joue le passage
du Théâtre à la vie quotidienne; il prépare
le retour du spectateur à son foyer, ~~et~~
celui de Squarrelle à la femme qui le
trompe, celui du Juvalde imaginaire à
Julienne qui se meurt. La forêt se débarrassera
de ses bêtes avides, et, ce château bizarre,
prestigieux, extraordinaire tout que le
drame y séjourne, deviendra une simple
résidence, ~~une~~ ^{la} maison de campagne où
l'on élève une famille. Alors la Terrasse
cessera d'être une scène

Et vous, Jasmin, oubliant ce que
vous savez de l'Angleterre, de Shakespeare
et de Fenelon, sans dilemme, sans vert de
doux, sans Cérès ni Colombus, vous
deviendrez ~~un~~ un valet de chambre res-
pectable, grassouillet et rougeaud, résigné
à votre sort et au mari de votre mère.
Tout cela sera si beau que le Théâtre n'aura
plus sa raison d'être... Mais vous anticipez,
Jasmin, mon ami, vous anticipez! Pour
que ce bonheur s'accomplisse, que cette
graisse vous arrive, il faut que l'action
rebondisse et qu'un quatrième acte
achève cette pièce.

7
Monsieur a cassé son verre ; Monsieur
est mort. Le Château a perdu son âme. Ce n'était
pas la meilleure, la plus dévote et la plus
aimante ; non, au contraire, c'était une âme
assez mal édifiée ; mais enfin, c'en était
une ; elle gardait le château en ordre. Si
une autre ne lui succède, il tombera en
abandon. Hanté par les chouettes, les hiboux
et autres rapaces, par ce que la nature a
de sauvage et d'inhumain, il deviendra
par ses ruines un lieu de mystère plus
effrayant que celui qui il était naguère. Par
les nuits d'orage, au travers des fenêtres
sans vitres, y verrait-on peut-être la Salle
des festins ruisselée de lumière, et le prince,
tel que l'imaginait la jeune fille défunte, s'en-
coucher seul à table dans l'attente d'une
belle. En vérité, ce maître diaphane aurait
moins bon appétit que son prédécesseur. Et com-
ment, vous, Jasmin, pourriez-vous le
servir sans être vous-même fantôme ?
Ce serait là un assez triste métier, et
ce n'est sûrement pas en l'exerçant que
vous deviendrez gras et respectable. Il
importe que le château retrouve son
âme, et vous un maître, un ~~maître~~
maître différent du premier, qui saura

Par son honnêteté garder son domicile
des facties et de la Comédie.

(Durant ce monologue, la scène
est assez sombre; seul Jasmin est
éclairé. Cependant Amazone et prison-
nier sont toujours au palmier; c'est
à eux qu'il adresse son espoir d'une
fin heureuse, tout en feignant de les ignorer.)

Ah! mes pauvres petits, j'allais vous
oublier sous ce ~~pal~~ palmier conventionnel.
Allah est grand et Mahomet est son prophète,
comme disait le manchot; oui, je sais,
mais je ne crois pas que ce soit une
raison pour ne garder des contes d'Orient
que le captif et le ~~captif~~ captif. Le roi
de Bagdad et la sultane favorite dormaient
aussi sur les Terrasses; ils n'avaient
pas que je sache d'autres lieux que ceux
prêtés par l'Amour.
(Il les a libérés et sort ensuite)

Scène VII

Le prisonnier va dans un coin, l'Amazone

dans l'autre. Ils se regardent furtivement comme
de timides étrangers qui voudraient bien com-
pagner sans toutefois l'oser. Après multiples
soupirs, ils s'allongent et s'endorment.
La scène s'assombrit. Entrent le chevalier
et son singe.

Le Chevalier : Touchant spectacle ! Prête-moi ton
mouchoir.

(Si surprenant que cela soit, le Singe
tend un mouchoir blanc au Chevalier.)

Ils dorment l'un vers l'autre tournés pour
meurt se voir dans leurs rêves. Pauvres enfants ! l'inter-
vale qui les sépare marque leur naïveté. Un, deux,
trois ; trois enjambées pour passer de l'un à l'autre, trois
enjambées de diables que la conscience franchit
d'un ~~seul~~ bond. La distance il est vrai purifie les
passions. Si ils étaient plus près, ils réveraient même
sans doute. Comment faire qu'ils se rapprochent
sans toutefois qu'ils s'éveillent. Je ne veux pas
que leur rêve cesse ; je le voudrais ~~seulement~~
plus chaud, plus pressant. Au fond, je suis
un vieux sentimental. ~~Je suis un vieux sentimental.~~

~~Je suis un vieux sentimental. Je suis un vieux sentimental.~~

~~Je suis un vieux sentimental.~~ Ces chers enfants, s'ils ~~se~~ savaient
combien je désire leur bonheur ! Singe,

mon camarade, allonge-toi entre les
deux. Voilà! C'est payé. Ils con-
tinuent de dormir. L'un vers l'autre
tournés afin de mieux se voir dans
leurs rêves. On disait, ma foi, qu'ils
se voient; ils sourient; leurs visages graves
s'éclaircissent d'un nouveau ravissement
comme s'ils venaient d'apercevoir l'un
de l'autre l'union qui convient à
chacun. Ils se comprennent enfin.
Il n'y a plus de doute: ça finira par
un mariage.

(Il essuie une larme)

Je suis un vieux sentimental.

Fin de l'acte.

Acte IV

Le même décor, le lendemain, tôt le matin.

Scène I

Le rideau se lève. Surtout, le singe sort. Le Prisonnier et l'Amazone s'éveillent. On a répété, après la sortie du singe, les trois coups classiques frappés sur le plancher. Ensemble, ils se mettent sur leur séant.

Le Prisonnier : Ah !

L'Amazone : Quoi ?

Le Prisonnier : Rien.

L'Amazone : C'est à dire ?

Le Prisonnier : Je vous croyais plus près de moi. Votre haleine ...

L'Amazone : Pour haleine ?

Le Prisonnier : Il me semblait la percevoir sur mes paupières. C'est pourquoi, ouvrant les yeux, suis-je surpris de vous voir si loin ; et déçu.

L'Amazone : Déçu ?

Le Prisonnier : Il était délicieux, ce souffle sur mes yeux. Ma nuit en était ébloui, et j'osais l'impression que seules mes paupières me séparaient de vous.

L'Amazone : Un voile qui il ne tenait qu'à vous de lever.

Le Prisonnier : ^{à quoi bon ? L'impression était fautive} ~~Un voile toujours que la parole avait.~~ (Il se met sur pied et s'examine, encore assise, nonchalante et heureuse comme une jeune épouse.)

l'Amazone : Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

le Prisonnier : Vous êtes tout autre dans la clarté, distante, sans haleine, sans odeur, et d'une blancheur, d'un glabe qui m'étonnent.

l'Amazone : Vous m'aimeriez mieux avec des moustaches ?

le Prisonnier : Oh non !

l'Amazone : Alors, de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce ma faute si vous m'avez confondu avec vous-même, si ~~on~~ à travers vos paupières vous m'avez vu avec vos cils autour de mes lèvres ?

le Prisonnier : ~~C'est la mienne.~~ Vous avez raison ; c'est ma faute.

l'Amazone : Vous m'aimez ?

le Prisonnier : Oui, je vous aime.

l'Amazone : Dites-le encore.

le Prisonnier : Je vous aime et c'est précisément parce que je vous aime que j'ai peur de vous perdre. L'attachement, qui vous immobilisait à mes côtés, est peut-être une illusion de la nuit et de mon cœur. Qui sait si la femme que j'aime n'est pas pour vous une inconnue ?

l'Amazone : Qui sait ?

le Prisonnier : Elle disparaît avec le jour, mais je la retrouverai, dites, au cours de la prochaine nuit ?

L'Amazone, debout : Vous êtes bizarre, le jour ne change rien à la nuit, la nuit n'enlève rien au jour. A chacun, son domaine.

Le Prisonnier : L'amour qui nous unit est semblable à celui de Psyché : il faut résister à la curiosité de le connaître.

L'Amazone : Je ne vous comprends pas. Pourquoi résisterais-je au plaisir de connaître celui que j'aime ?

Le Prisonnier : Vous le perdriez aussitôt.

L'Amazone : Le perdre à le connaître ! Mais n'a-t-il perdu, celui qui cette nuit m'a connue ? Au contraire, il m'a conquis et mon amour pour lui n'est pas une aberration des ténèbres ; il se prolonge dans la lumière ; il a dormi avec moi, mais avec moi il s'éveille et je suis heureuse de lui rendre votre visage.

Le Prisonnier : Mon visage ?

L'Amazone : Et complète l'être que vous ~~faites~~ avez été dans l'ombre. C'est le jour vous achève et m'assure que je n'ai pas rêvé, que vous êtes un homme et non pas un dieu volage. La lampe* de Psyché ne saurait vous dissiper.

Le Prisonnier : J'admire votre foi.

L'Amazone : Et vous ne la partagez pas ?

Le Prisonnier : Je suis indécis ; je ne puis vous reconnaître.

L'Amazone : Ça alors !

Le Prisonnier : Vous êtes tout autre avec le jour.

L'Amazone : Vous me préféreriez couleur de nuit et le visage voilé. Je comprends : vous aimez les illusions.

Le Prisonnier : Je n'ose les confondre avec la réalité.

L'Amazone : Libre à vous. Ce sont les seuls compléments que vous ayez à me servir.

Le Prisonnier : Vous ai-je déplu ? Pardonnez-moi ; ce fut contre mon gré.

L'Amazone : Je ne trahis nullement, étrangement de jour, à m'être pour vous que l'illusion de la nuit. Je ne me sens pas la légèreté voulue pour m'évancouer selon votre bon plaisir.

Le Prisonnier : Je me suis mal exprimé, je vous le jure.

L'Amazone : Je jurez pas en vain. Au contraire, vous ne sauriez être plus clair. Sous prétexte que la lumière diffère des ténèbres, vous vous refusez en m'apercevant ce matin aux engagements que vous prîtes envers moi cette nuit.

Le Prisonnier : Je vous aime.

L'Amazone : Je vous en dispense, le don de soi-même aussitôt repris ~~par~~ fait me

convient pas à mes exigences. Les illusions
s'aiment peut-être ainsi, mais Dieu
merci, Monsieur, je ne suis pas une
illusion.

Le Prisonnier : Je soyez pas méchante !

L' Amazone : Si pour être bonne, il faut que je
me prête à vos caprices et que je vous
aime sous retour, je préfère être méchante.

Le Prisonnier : Il y a malentendu quelque part. Je vous
aime et vous le prouverez.

L' Amazone : Je méprise vos preuves aussi vite oubliées
que données. Ah ! vous êtes infâme. (Sanglots
nerveux de la femme outragée)

Le Prisonnier : C'était trop beau, ça ne pouvait pas
durer. Le jour a défait le travail de
la nuit et l'un en face de l'autre nous
sommes deux étrangers comme devant,
incapables de nous entendre.

L' Amazone : Le travail, c'est vous qui le défaites.
Vous m'avez abusé. Vous êtes odieux.

Le Prisonnier : Je vous aime éperdument.

L' Amazone : Et moi, je vous déteste.

(Elle sort brusquement.)

Scène II

Le Prisonnier : Elle est partie, je reste seule et ma solitude

est grande d'autant plus que tout à l'heure
j'avais l'impression que mes paupières se-
présentaient le dernier voile me séparant de
son amour. D'après ouvert les yeux me
suis-je rapproché? Non certes, jusque désor-
mais elle me déteste. Les femmes sont des
créatures fantasques dont la connaissance
est toujours imparfaite et la conquête entourée
de périls. Pour mieux les voir, il faut
fermer les yeux; pour mieux les entendre,
il faut se boucher les oreilles, et pour leur
sembler éloquent, il faut être muet. De
mes livres est tombé un petit mot, le petit
mot de trop, dont je ne me souciais même
pas, et qui d'une amoureuse m'a fait
une ennemie. Le silence renferme toutes
les vérités; la parole porte tous les men-
sanges. En parlant, j'ai trompé mon
cœur si j'ai menti à mon amour; je me
suis lancé sur une fausse route qui
mène à la solitude, au malheur, à
ce château où je dois vivre et qui m'est
plus sinistre encore que celui où je devais
mourir. Je l'aime, elle me déteste; je
suis le plus malheureux des hommes.

(Entrent les gendarmes de la Route)

Scène III

L'Autre : Tu l'entends ; il dit qu'il est le plus malheureux des hommes. Il ne partage pas, je pense, votre allégresse.

Le Français : Je le comprends.

L'Autre : Froid, je ne le comprends pas.

Le Français : Il est seul, l'ogresse l'a abandonnée. Sa mélancolie s'explique.

L'Autre : Tu vois ?

Le Français : Il l'aime et elle refuse de le manger. C'est simple.

L'Autre, sceptique : Oui !

Le Français : Tu te souviens de cette foudruse nuit dans le désert avec une petite juive à mes côtés ? Le lendemain, je voulais lui parler ; elle ne comprenait pas. Le jour nous avait rendus étrangers ; nous ne parlions plus la même langue. Lorsqu'on nous a séparés, j'avais ~~la gorge~~ un serrement dans la gorge ; j'ai crié : adieu ! Elle s'est retournée, surprise par le son de ma voix, croyant sans doute que je l'avais injuriée. Au même instant, son gardien l'a frappée. Je ne l'ai jamais revue. Le malentendu persiste.

L'Autre : Et puis ?

Le Franchois : C'est assés, je trouve, que ma plus
belle nuit se soit achevée dans un tel matin.

L'Autre : Quel rapport avec l'opresse qui ne
veut pas manger son amoureux ?

Le Franchois : Ils ne parlent peut-être pas la même
langue.

L'Autre : Tu retrouve ton malentendu ?

Le Franchois : Oui, je retrouve ma jeunesse. Après
tout, il se peut bien que l'Arabie, ce
n'ait été que ma jeunesse, un oasis
dans le désert, une palme tremblante
dans le ciel.

L'Autre : Ça va pour l'Arabie ! Je la connais, ta
romance.

Le Franchois : ~~Et~~ Hé ! le petit ! On n'est pas content,

le prisonnier fait signe que non.

L'Autre : Que veux-tu, mon vieux, c'est
l'Arabie.

Le Franchois : Oui, c'est sérieux. Quand on a
été captif sous un palmier, on
ne s'en fère pas.

L'Autre : On a reçu le coup de bambou,

Le Franchois : Tu es jeune ; au moins ta folie
est belle. Tu vieilliras ; elle devien-
dra laide ; tu devras, pour la
cacher, la garder de raison, &
quoi bon continuer de vivre, puisque

Votre augmente ta desgrâce.

L'Autre : Dommage que Monseigneur ne soit plus là!

Le Franchot : Dommage, en effet! Cet ogre avait sa raison d'être. Il fallait pour satisfaire ses appétits lui sacrifier la fleur de la jeunesse. Dans ce château isolé, au centre du pays, il montrait clairement l'horreur que la Vie dissimule.

L'Autre : Alors que va-t'on faire?

Le Franchot : Que veux-tu qu'on fasse désormais?

L'Autre : On peut le rattaché.

Le Franchot : Oui, pourquoi pas?

(Ils le rattachent au palmier. Entrent
Jasmin et l'Amazone)

Scène IV

Jasmin : Vous serez mieux ici, sur cette terrasse; le grand air chasse les petites peines.
(Aux autres) Je l'ai traité dans une coin à planter comme un enfant.

l'Amazone : Oui.

Jasmin : Si, vous pleurez.

l'Amazone : Oui.

Jasmin : Oui... Oui, au contraire, au contraire vous vous fendez de rire.

l'Amazone : Je risais.

Le franchot : De qui riez-vous ?

L'Amazone : De cet idiot.

Le franchot : Que voulez-vous ? Il vous aime.

L'Amazone : Non, il ne m'aime pas.

Le franchot : Si, il vous aime.

L'Amazone : Non.

Le franchot : Ha! ha! Ma petite fille, ce n'est pas avec une cravache que vous me ferez changer d'idée.

L'Amazone : Et puis, qu'est-ce que ça peut me faire qu'il m'aime ou qu'il ne m'aime pas ? Froid, je le déteste.

Le franchot : Voilà qui est mieux.

L'Amazone : Je le déteste !

Le franchot : On le sait. Pas besoin d'insister.

L'Amazone : Vous le ... Ah! (Elle sanglote)

Jasmin : C'est comme je vous le disais : elle rit, elle se tort de rire.

L'autre : Elle ne doit pas être gaie lorsqu'elle pleure.

Le franchot : On ne sait jamais avec ce genre de femme : elle a peut-être une façon drôle de pleurer.

Jasmin : Que pensez-vous de l'heure, compagnons ?

Le franchot : Quelle heure ?

Jasmin : La nôtre ; celle qui ne peut s'achever

avant que nous nous décidions.

L'Autre : Comprends pas.

Le francot : Que veux-tu que nous décidions ?

Jasmin : L'avenue du Château.

Le francot : Son avenue ne m'inquiète pas, c'est
une construction solide comme l'éternité.

Jasmin : Oui, mais si on l'abandonne, ce ~~sont~~
ses ruines qui seront éternelles.

Le francot : Tu as du goût pour l'architecture ?

Jasmin : J'ai du goût pour ce château. Il me
semble que je fais partie de lui. Sa ruine
serait la mienne.

Le francot : Tu deviendrais une sorte de charnel-
sauris.

Jasmin : Je me ferais peur dans cet état. Non
vraiment, je ne tiens pas à ce qui on
m'abandonne. Le Monseigneur ~~et~~ un
nouveau maître succèdera.

L'Autre : Comprends.

Jasmin : C'est à nous de le choisir.

L'Autre : Choisissez-moi si le cœur vous en dit.

Jasmin : Tu manques de style pour être
castelais.

Le francot : Le Cavalier ?

Jasmin : Autant voudrait mettre le feu à
la bâtisse.

Le francot : Alors ce sera moi.

Jasmin : Oui, pourvu que tu renonces à l'Arabie.
On ne peut être roi de France et d'Angleterre.

Le Français : Dans ce cas, je garde mon premier royaume. Il est plus facile à déménager.

L'Autre : Je pense pas, Jasmin, en nous éliminant l'un après l'autre, à prendre la place. Jamais je ne t'obéirai.

Jasmin : Loin de moi cette pensée. Cependant, elle me serait venue naquire, lorsque je croyais être le bâtard d'un prince anglais.

L'Autre : Je parle français et je ne suis pas le fils de Henri II.

Jasmin : Et puis je me suis rendu compte que la noblesse des autres ^{est} beaucoup plus facile à admirer que la nôtre. Henri II était roi de France parce qu'on le lui avait dit ; de lui-même il ne l'aurait pas cru.

L'Autre : Alors & tu n'as qu'à me le dire et, le croyant, je deviendrai le maître des cieux.

Le Français : Après tout, il vaut bien le défunt Monseigneur.

Jasmin : Assurément.

L'Autre : Alors, sacre-moi.

Le Français : Oui, sacre-le.

L'Autre : Qu'attends-tu ?

Jasmin : Que tu changes d'idée .

L'Autre : Dis donc , Toi : de quel droit T'arroges-tu le pouvoir de décider entre qui est qui celui qui sera le maître .

Jasmin : De quel droit de mon désintéressement . Je n'ai pas posé ma candidature ; je suis l'electeur .

Le Juanchot : Il a raison ; laissons-le choisir .

Jasmin : J'ai prétendu que tu n'avais pas le style du châtelain ; je n'ai pas dit que tu ne puisses le prendre par l'usage . Mais n'est-ce pas trop te demander ? Accepterais-tu que je te serve , que je prévienne le moindre de tes desirs , que je t'aide à manger , à t'habiller comme si tu étais un enfant ? Car , enfin , être maître , c'est être l'enfant de ses serviteurs . Je te trouve un peu vieux pour te prêter à cette dépendance .

Le Juanchot : Il a encore raison ; tu es trop vieux . Et puis tu es trop bête pour changer de rôle . De jeune et de riche , tu as appris celui de gendarme ; tu l'as dans la peau . Châtelain , tu continuerais d'être gendarme .

L'Autre : L'Ordre serait bien gardé .

Le Français : Tais-toi, le nez t'allonge.

Jasmin : C'est là que tu te trompes : l'ordre exige que le maître soit un grand seigneur.

L'Autre : Ça n'existe pas, les seigneurs que j'ai connus étaient ~~des~~ ou des gendarmes ou des ogres ou des usuriers ou des valets, tous de fait méchantes gens.

Jasmin : Tu les a connus dans la société. La société est une mauvaise comédie. Je vois mal l'intérêt que nous aurions à la porter ~~sur le~~ ^{au} Théâtre. Ici, les cabotins n'ont pas de chance ; ils perdent le pouvoir, l'aristocrate casse son verre et ce n'est pas un gendarme qui lui succède.

L'Autre : Qui alors ?

Jasmin : Le jeune homme.

Le Français : Le petit !

L'Autre : Il a eu le coup de bambou : il est cinglé pour le reste de la vie.

Jasmin : Tant mieux ! Il sera comme le roi Maurice. ~~Il sera~~ ~~il sera~~ ~~de~~ ~~Yona-~~ ~~ditte~~. Il croira devoir son titre à la grandeur de sa naissance.

L'Autre : Il refusera, il est trop malheureux : l'ogresse qui est venue ne veut pas le manger.

Jasmin : Elle s'épousera, c'est le même martyre.
Le francot : Pour, c'est pire ; on est rougi devant.
J'ai trop d'amitié pour le petiot ; je n'op-
pose à ce mariage. L'ogresse peut le
manger tout rond ; il ne souffrira pas.
Mais je ne veux pas qu'elle le gruge
pute sa vie devant ; il souffrira trop.

l'Autre : Penses-y ; elle a trois rangées de dents.

Jasmin : Ça ne l'empêchera pas de sangloter dans
un coin comme une fillette malheureuse.

l'Amazone : Je ne sanglote pas ; je ris.

Jasmin : C'est vrai ; elle rit ; je l'oubliais.

(Entre le chevalier, portant la defroque
du défunt cuisinier, et le singe,
encore à poil)

Scène V

Le Chevalier : Elle a surtout de l'autorité sur toi,
Jasmin, et comme tu fais partie de ce
château, ton obéissance témoigne de
son droit à être châtelaine. Fais ce
pas, madame, qui il vous conviendrait
d'être maîtresse dans ?

l'Amazone : Si j'étais maîtresse dans, vous n'y
resteriez pas une heure de plus.

Le Chevalier : Vos sentiments me sont connus ; je ne

vous proposerais pas le château si je n'étais
sur mon départ. Hélas! Il me faut vous
quitter: Les malades m'attendent.

L'Autre: Il ne manquait plus que ça.

Le Franckot: Que serez-vous? Médecin ou cuisinier?

Le Chevalier: Il était honorable pour un Docteur
en médecine d'être le cuisinier de son
seigneur. Sonseigneur est mort, je n'ai
plus d'alternatives: je serai donc médecin.
Mon camarade que voici m'accompagne:
il lui plaît de m'assister dans ma
nouvelle profession.

L'Autre: Comment ça?

Le Chevalier: Le siècle est à l'électricité. J'aurois dans
ma clinique profession de machines bizarres. Il
convient d'être à la page. Or depuis l'his-
toire de la lanterne magique, le singe
a prouvé sa compétence.

Le Franckot: Emmenez-moi avec vous; votre avan-
ture me tente.

Le Chevalier: Une aventure est toujours tentante avant
qu'on la commence. J'avoue, même
pour moi, que celle-ci ne manque pas
d'attrait. Polaris est mort depuis long-
temps. Le médecin est un personnage
respectable, que chacun s'empresse
de respecter. Le respect, c'est précisément

ce que demandent mes petites affaires. Le respect,
en haut ; les petites affaires, en ~~bas~~ ^{bas}. Et surtout
qu'on ne me parle pas de la médaille d'Etat !

Le Francfort : Emmenez-moi.

Le Chevalier : Non, mon vieux. D'abord parce que je
t'ai déjà traité : tu fus manchet par mes
bons soins. Ensuite parce que tu ne seras
plus utile ici. Les lieux, à qui j'avais
donné quelque prestige, sont en train
de devenir banales ; leur théâtre n'est plus
celui qui me sied. Et toi, il conviendra ;
tu te fais vieux, tu as ~~passé~~ ^{depassé} l'âge des
aventures. Tu demanderas le jardinier du
Château ; tes fleurs et tes récits lui conser-
veront quelque charme. Et plus ~~tant~~ tard,
aux enfants de tes maîtres tu raconteras
les jours extraordinaires passés à mon
service. Insiste sur le cinquante ; c'est
la meilleure façon de faire une propagande
avec les jeunes esprits : ils sont comme
des papillons ; les faux brillants les at-
tirent autant que la lumière. C'est
ainsi que tu me serviras. Je me sépare
de toi à regret ; ta bonté demeure
intacte ; les coeurs que je ne parviens
pas à corrompre sortent anoblis par
mon commerce ; c'est l'envers de ma

naissance. Adieu, franchot; tu n'es qu'un
brave homme.

Le franchot: Sans vous ma vieillesse sera ternie.

Le Chevalier: La société des fleurs ne vaut certes
pas la vieillesse, mais elle est encore plus
colorée que la société des hommes.

(A part, lui montrant l'Amazone.) Le gibier-là
ne manque pas d'intérêt, foi de diable!

Le franchot: Oui, c'est une sorte de diablesse.

Le Chevalier: Elle fera une excellente ménagère.

Le franchot: Je plains son mari.

Le Chevalier: Il n'en vaut pas la peine.

Le franchot: Croyez-vous? Il m'était sympathique.

Le Chevalier: La jeunesse est comme un mirage
du désert; elle plaît par tromperie. On
la regrette sans raison; elle n'a jamais
existé. Le jeune homme par lui-même
n'est que sottise et prétention; il croyait
être brave; en réalité il était lâche; il
pensait être pur; au fond il était sale.
Il fera un excellent mari, mais ce
sera à cause de sa femme.

Le franchot: C'est un dur coup pour l'Arabe.

Le Chevalier: Que pensez-vous de votre prisonnier?

L'Amazone: Je le déteste.

Le Chevalier: Vous avez raison et vous avez tort.

Raison de le détester et tort d'éprouver
une passion à son sujet.

- l' Amazone : ~~Ma~~ passion me concerne seule.
- le Chevalier : Elle le concerne aussi, croyez-moi.
- l' Amazone : Comment voulez-vous que je m'intéresse à un ingrat qui oublie avec le jour son comportement de la nuit ? Je le déteste à bon droit.
- le Chevalier : L'homme ne confie pas sans peine son amour sur un seul objet. Mais il y vient avec le temps.
- l' Amazone : Il y vient lorsqu'il n'a plus assez de vaillance pour vaincre ses illusions. C'est ce que je ne peux pas souffrir. Je veux qui on m'aime pour moi seule. Je me refuse à servir d'alibi.
- le Chevalier : Vous avez avec le mariage un excellent moyen de forcer l'homme à préciser son culte. Employez-le ; vous triompherez de vos rivales imaginaires.
- l' Amazone : Croyez-vous ?
- le Chevalier : Je le crois.
- l' Amazone : Votre parole n'inspire pas précisément la confiance.
- le Chevalier : Je tiens à quitter le château sur une bonne action ; avec mon nouvel emploi, je n'aurai pas de peine à me la faire pardonner.
- l' Amazone : Je n'ose me lier à lui pour la vie ; il m'a déjà cruellement déçu.

Le Chevalier : En amour égal et sans heart quise
vite son sentiment.

L' Amazone : Il ne me déplairait pas d'être châteline.

Le Chevalier : Epousez le châtelain : vous le serez aussitôt.

L' Amazone : Il m'a dit qu'il m'aimait, même
qu'il m'aimait épardement. Cela n'avait
peut-être aucun sens. Il ne m'aime
peut-être plus.

Le Chevalier : Il ne peut plus changer de sentiment
; et est attaché ~~à elle~~ pour la vie.

Et si vous voulez mon avis : ne lui
donnez pas trop de corde. Surtout
n'allez pas avoir confiance en lui : c'est
un homme, une sorte de grosse bête
sans malice à la merci de ses im-
pressions. Ses impressions, qu'il les ait près de vous.

L' Amazone : On ne le détachera pas ?

Le Chevalier : Non, pas avant le mariage. Après,
oui ; un lieu plus fort aura pris
la place de ceux-ci.

L' Amazone : Pauvre ami ! Il me fait pitié.

Le Chevalier : Ne commencez pas à le plaindre,
vous n'en finirez pas. Les maris dont
on a pitié ne sont jamais des bons maris.

L' Amazone : Son rôle est cruel.

Le Chevalier : Peu importe. Avec un bon mari
une femme à toujours le bon rôle,
quelle que soit sa cruauté.

L'Amazone : Vos conseils me seront précieux. Je ne comprends pas cependant ce qui vous porte à ~~me~~ me les donner.

Le Chevalier : Avant le mariage il se glesse toujours entre les amoureux quelque singerie dont le diable est responsable.

L'Amazone : Je comprends de moins en moins.

Le Chevalier : Je cherche pas à comprendre. Laissez dans l'ombre la part de l'ombre. La singerie n'a pas d'importance pourvu que le mariage soit délicieux. Le vôtre le sera. C'est dommage que je n'y puisse assister. ~~Je m'en vais~~ ^{mon départ précipité} ~~à la hâte~~ ^{à la hâte} ~~mais~~ ^{je} ~~me~~ ^{vous} ~~salu~~ ^{bonne nuit}, puisqu' aussitôt la forêt traversée, du premier village, je vous dépêche le cake. Adieu!

(Il sort avec le singe, qui porte sa valise)

Scène VI

Josmine : Je serai remarquée à Madame comme il est triste que ce chevalier soit un diable. S'il avait eu la chance d'avoir un père et une mère tout soit père catholiques, il serait assurément un parfait honnête homme.

L'Amazone : Je n'en voudrais pas quand même pour
mari.

Le Franchot : Votre femme dame en a déjà eu : c'est
assez.

L'Amazone : Il est bien attaché, mais je ne l'ai
pas encore. Tant que le curé ne sera
pas ici, je ne vis qu'à moitié.

L'Autre : Avec le chevalier, ~~vous~~^{vous} ne tarderez
pas à être complète.

L'Amazone : Qui en pense-tu, Jasmin.

Jasmin : J'oserais penser que, si aimable
soit-il, le chevalier hélas! n'est
pas né d'une mère catholique.

L'Amazone : Qui est-ce à dire?

Jasmin : Qui il peut déléguer à Madame
en curé de sa façon.

Le Franchot : Question de rien en fait.

L'Amazone : Je comprends maintenant la raison
de ses bontés. Non, on ne peut pas
se fier à un diable.

Le Franchot : Que voulez-vous! Son métier le
porte à être malin.

L'Amazone : Toi, le franchot, et toi, l'autre,
sans perdre une minute de plus,
vous allez me chercher un curé de
la bonne façon.

Le Français : Votre dame s'en ira avant la nuit.

L'Autre : Elle peut compter sur nous.

L'Amazone : Merci.

(Ils sortent)

Scène VII

Le Prisonnier : Vous ne pourriez pas relâcher mes liens.
Juste en tout petit peu.

L'Amazone : Vous l'entendez, Jasmin ! Vous l'avez
entendu ! Il voudrait qu'on le libère !

Jasmin : Je ne conseille pas à Madame de le
laisser partir, surtout si Madame
me vit qu'à moitié.

L'Amazone : Il ne partira pas, si en craignez
rien. Le mariage me convient trop
pour que je risque de le perdre. Resser-
rez les liens, Jasmin.

Le Prisonnier : Pourquoi êtes-vous si cruelle ? Je
ne songe qu'à vous aimer.

L'Amazone : Il se plaint ; serrez davantage.

Le Prisonnier : Vous me faites mal.

L'Amazone : Serrez encore, Jasmin.

Jasmin : Ses os craquent.

L'Amazone : Eh bien ! mon ami, ne aimez
vous !

Le Prisonnier : Oui, je vous aime.

Le Amazone : Répétez-le.

Le Presomier : Je vous aime.

L' Amazone : Vous avez raison de m'aimer. Autrement, vous ne seriez pas heureux en ménage.

Jasmin : Madame a raison. Monsieur se doit d'aimer Madame.

Le Presomier : Je sais, jasmin, je sais... Vous ne pourriez pas relâcher un petit peu?

L' Amazone : Il veut vous attendrir, jasmin; serrez davantage.

Jasmin : Je serre, Madame.

Le Presomier : Je n'en peux plus.

L' Amazone : Tant jusqu'au mariage.

Le Presomier : Hélas! je ne pourrai m'y rendre.

L' Amazone : L'animal serait capable d'expirer avant que le curé n'arrive. Desserrons, jasmin, desserrons; ne lui donnons aucune chance de s'évader. Ha! ha! mon ami, vous êtes un homme fini. Je vous ai, je vous tiens; vous êtes mon mari jusqu'à ce que mort s'en suive.

Jasmin : ~~Et~~ A ce régime, Madame, je vous le prédis, vous aurez mille enfants. Et cette histoire d'Opéra finira comme l'autre. Elle finira bien. Ainsi le veut la morale des contes.

Fin